

HISTOIRE  
DE TIEL  
**UILENSPIEGEL**



Sa vie singulière et amusante  
avec toutes ses fourberies, farces et  
drôleries.

---

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE  
illustrée de 32 figures





A.P.  
B.79

10R  
104

HISTOIRE

DE TIEL

# UILENSPIEGEL

Sa vie singulière et amusante  
avec toutes ses fourberies, farces et  
drôleries.

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE

illustrée de 32 figures

BRUXELLES

A. LOOSFELT, LIBRAIRE

121, Boulevard Anspach

*Tous droits réservés.*



---

Imp. Cools, boulevard Anspach, 133, Brux.

49.1640

HISTOIRE  
DE  
TIEL ULENSPIEGEL  
FILS D'UN PAYSAN DE FLANDRE

---

NAISSANCE D'ULENSPIEGEL, COMMENT IL FUT BAPTISÉ  
TROIS FOIS.

Il y a dans le pays de Flandre, dans la forêt de Nieppe, un village appelé Neuve-Eglise : ce fut là que naquit le fameux Ulenspiegel. Son père s'appelait Nicolas Ulenspiegel et sa mère Anna Werbeek.

Après sa naissance, ses parents le firent baptiser au village auprès duquel avait été bâti le château que les Brugeois détruisirent dans la suite étant devenu un nid de brigands.

On baptisa l'enfant du nom de Tiel Ulenspiegel. Il existait alors comme aujourd'hui la coutume que les parrain et marraine se rendissent après le baptême en compagnie de la sage femme, dans un cabaret y fêter l'heureux événement ; cette coutume existe encore aujourd'hui.

Comme la route avait été longue et la chaleur accablante les convives burent outre mesure. Arriva l'heure du retour. La sage-femme qui, malgré son assez grand âge avait bu un coup de trop, se sentit tout-à-coup indisposée en route, fit un faux pas, et tomba dans un fossé fangeux. Comme mauvaïse

herbe périclitait difficilement, l'enfant n'eut aucun mal, mais fut sali d'une façon dégoûtante. Ulenspiegel fut donc baptisé trois fois ce jour là : d'abord il reçut le baptême ordinaire, fut baptisé dans le fossé ; enfin dans l'eau chaude où on le nettoya. Ce fut le présage des nombreuses infortunes qu'il dût traverser ; infortunes qui furent la suite de ses mauvais tours dont on supporte toujours la peine.

COMMENT TOUS LES PAYSANS ET LES PAYSANNES SE PLAIGNAIENT DU JEUNE ULENSPIEGEL, ET COMMENT EN CROUPE A CHEVAL AVEC SON PÈRE. IL SE MOQUAIT D'EUX, SANS QUE CELUI-CI S'EN APERÇÛT.

Dès qu'il put courir, il se mêla aux enfants de son âge, et prenait bravement ses ébats sur l'herbe où il faisait des cumulets comme un jeune singe auquel il ressemblait d'ailleurs, en tous sens. A partir de l'âge de quatre ans, il devenait de jour en jour plus méchant, à tel point que son père était assailli toute la journée par les voisins venant se plaindre de son mauvais garnement de fils.

Son père le grondait, mais le fils savait toujours se justifier avec malice.

Aussi son père s'imagina, pour découvrir la vérité, de se promener un jour dans le village alors que les habitants se trouvaient dans les rues, à cheval avec son fils en croupe et lui ordonna de se tenir tranquille et sage. Que fit l'enfant obéissant ? Il leva sa chemise derrière lui et exhiba un miroir nouveau genre où les villageois pouvaient se contempler : Aussi, plein de colère, ces derniers crièrent-ils : ah ! le méchant petit garnement !

Le fils sachant que son père ne soupçonnait rien à son jeu, prit un air de petit persécuté et lui dit : Ecoute-les, cher père ! Tu le vois, je me tais et ne fais rien ; cependant on m'appelle mauvais garnement.

Le père, sans chercher à réfléchir davantage, prend l'enfant, le place devant lui. Ici le jeune Ulenspiegel ne pouvait faire davantage, que par derrière ; mais il pouvait aussi ne pas faire moins. Il procéda en sens inverse, au lieu de montrer son derrière, il tira sa langue et fit des grimaces aux gens ; aussi, nouvelles clameurs et cris : « Voyez donc, quel vaurien que ça fait ».

Le père dans sa naïveté ne s'aperçut pas du manège de son fils et dit : « Tu es né sous une mauvaise étoile, mon fils ».

Cependant il chérissait à un tel point son fils, qu'il l'emmena avec lui dans le pays où sa femme avait une maison au bord de la Lys afin que les voisins ne pussent plus le persécuter. Le bon vieux mourut peu après et laissa sa femme et son fils dans une pauvreté profonde. Ulenspiegel bien qu'ayant seize ans seulement était profondément versé dans l'art de la coquinerie, en revanche il ne savait aucun métier.

COMMENT ULENSPIEGEL APPRIT A DANSER SUR LA CORDE.

Le proverbe : quand le chat est absent, les souris s'amuse, trouva aussi son application chez le jeune Ulenspiegel, une fois son père mort ; la mère était une faible femme, incapable de le dominer. Il apprit donc une masse d'arts futiles, ne faisant pas gagner un croûton de pain à leur possesseur.

La maison qu'ils habitaient avait une cour descendant jusqu'à la rivière, la Lys ; sa mère veillait beaucoup à ce que son fils ne commît quelque sottise ou quelque imprudence qui lui serait fatale.

Ulenspiegel, cependant, s'exerçait à danser sur la corde ; un jour sa mère l'y attrappa et voulut lui administrer une correction ; se sentant peu de goût à en recevoir, le jeune Ulenspiegel s'enfuit par la fe-

rêtre et alla se réfugier sur le toit ; de cette façon il l'évita.

Durant un certain temps il s'abstint de pratiquer ses arts et d'exercer son talent ; mais bientôt il ne connut plus aucune retenue et ne se soucia plus de rien.

Il songea alors à montrer en public son habileté et un beau jour il tendit la corde d'un bord à l'autre de la Lys. Ce fut là que toute la population de l'endroit, jeunes et vieux, vint en masse compacte contempler et admirer le spectacle si extraordinaire pour eux de voir un homme courir si sûrement sur la corde. Mais le sort, qui vous laisse rarement jouir d'un bonheur sans mélange, se mêla aussi de gâter la joie et le bonheur qu'éprouvait notre danseur de corde. La mère d'Ulenspiegel apercevant cela, poussa un cri, et se glissant secrètement dans la cour, elle y coupa la corde pour punir son fils qui piqua une tête au beau milieu de l'eau, essuyant les railleries et les rires des spectateurs.

Ulenspiegel fut tellement chagriné et vexé qu'il ne put dire un mot ; mais le bain forcé le peina moins que les rires des habitants, jeunes et vieux, qui le poursuivaient de leurs moqueries.

Il médita attentivement comment il leur revaudrait ces quolibets.

Le coup d'essai du bon Ulenspiegel n'avait donc pas été précisément un coup de maître.

COMMENT ULENSPIEGEL MÉLANGEA LES SOULIERS D'UNE MASSE DE GAMINS ET FIT EN SORTE QU'ILS SE PRIRENT AUX CHEVEUX.

Le lendemain, Ulenspiegel résolut de prendre sa revanche des rires dont il avait été l'objet ; dans ce but il tendit sa corde d'une maison à l'autre au travers d'une rue. Le peuple s'amassa bientôt.

Ulenspiegel, s'adressant aux jeunes gens les pria de

lui passer leurs souliers, voulant dit-il faire voir un beau tour. Les jeunes gens le crurent, et ôtant leurs souliers, les lui passèrent. Ulenspiegel les attacha tous ensemble, monta sur la corde avec pour faire son soi-disant tour.

Arrivé sur sa corde, il commença à faire toute sorte de simagrées, tandis que les propriétaires des souliers devenaient inquiets quant au sort de leurs chaussures ; ils auraient bien voulu les ravoïr.

Quant Ulenspiegel jugea le moment arrivé, il s'assit sur la corde et cria : Que chacun fasse attention et vienne ramasser ses souliers ; » et en même temps il coupa la ficelle qui attachait les souliers ensemble, lesquels tombèrent tous pêle-mêle et en désordre sur le sol. Les gamins se précipitèrent à la place où ils étaient tombés, ramassaient ici un soulier, là un autre. L'un criait : « voilà mon soulier », l'autre répondait : « tu mens, c'est le mien ». et ils se prirent aux cheveux et se jetaient à terre où ils se roulaient l'un en haut l'autre en bas. L'un criait, l'autre pleurait, un troisième riait, et cela dura jusqu'à ce que les parents intervinrent en distribuant des calottes aux combattants.

Ulenspiegel, lui, se tenait les côtes de rire sur sa corde et criait : « Bravo, cherchez maintenant vos souliers et tâchez de vous en tirer comme moi hier de mon bain ». Il quitta alors la corde, laissant les jeunes et les vieux se battre à propos des chaussures.

Maintenant il n'osait plus se faire voir des habitants qui lui auraient fait payer cher sa plaisanterie. Il restait à la maison où il se montrait assez assidu au travail, ce qui réjouissait fort sa mère qui croyait, le voyant commencer à travailler que ses affaires prospéreraient. Mais elle ne savait rien de la farce qu'il avait faite et qui était cause qu'il n'osait sortir de chez lui.

COMMENT LA MÈRE D'ULENSPIEGEL L'ENGAGEA A APPRENDRE UN MÉTIER.

La mère d'Ulenspiegel se réjouissait de le voir devenir tranquille, mais elle lui reprochait de ne pas apprendre de métier. Il se taisait, et la mère ne cessait de lui faire des reproches. Aussi il lui répondit un jour : « Chère mère, l'on continue comme on a commencé ». — Je le crois bien, répondit-elle, depuis quatre semaines, il n'y a eu du pain dans la maison. « Il ne sert à rien de parler, dit Ulenspiegel ; pourtant un pauvre homme, qui n'a rien à manger, sait parfaitement bien jeuner avec St Nicolas, et quand il a quelque chose, manger avec St Martin. Mangeons-donc » !

COMMENT ULENSPIEGEL VOLA UN SAC DE PAIN A UN BOULANGER.

« Ah, bon Dieu, secourez-nous, pensait Ulenspiegel, comment vais-je contenter ma mère ? Comment me procurer du pain pour la nourrir ».

Dans le but de s'en procurer, il quitta le village où sa mère habitait et se dirigea vers la ville où il entra chez un boulanger et lui dit qu'il venait sur l'ordre de son maître chercher du pain pour dix schillings ; il donna le nom de son prétendu maître, et de l'auberge où il habitait et demanda au boulanger d'envoyer avec lui un garçon pour recevoir. Le boulanger consentit et Ulenspiegel produisit un sac ayant un trou, il y fit mettre les pains après les avoir comptés. Arrivé à une portée de flèche de la boutique du boulanger, Ulenspiegel fit en sorte qu'un pain tomba par le trou dans la bone. Déposant alors le sac de son épaule, il s'écria : « Hélas, mon maître ne voudra pas accepter ce pain sali. Cher ami, je t'en prie, va m'en chercher un autre, je t'attendrai ici. ! Le garçon

complaisant accède à cette prière, mais quand il revint, Ulenspiegel avait disparu ; il s'était réfugié dans une maison voisine où se trouvait un voiturier de ses amis avec qui il revint chez sa mère, tandis que le boulanger courait à l'auberge où il apprenait qu'il avait été volé. Ulenspiegel lui, donnant le pain à sa mère, lui dit : « Prends et mange, de cette façon il est agréable de jeuner avec St Clariseu ».

COMMENT ULENSPIEGEL DUT MANGER DE FORCE LA SOUPE ET FUT EN OUTRE BATTU.

Il existait alors cet usage : quand quelqu'un tuait un cochon, les enfants du voisinage étaient invités à manger une soupe appelée la soupe du cochon.

Or il demeurait dans le village un paysan qui était fort avare, mais qui n'osait cependant pas refuser aux enfants la soupe traditionnelle ; il imagina de saler excessivement sa soupe, dans laquelle il ne mit que quelques morceaux de pain avec du lard.

Les enfants arrivèrent, et parmi eux se trouvait Ulenspiegel ; le paysan les fit entrer, ferma la porte à clé, fit cuire la soupe et en servit aux enfants plus qu'ils n'en pouvaient manger. Quand chacun en eut mangé à son goût et voulut la laisser, il prit une verge et en frappa leur dos, les forçant à manger à même. Quant à Ulenspiegel, il reçut, vu son espionnerie connue par Mayer, une portion de coups plus grande que les autres. Les enfants darent ainsi tout manger et il leur arriva ce qui arrive aux chiens qui ont mangé de l'herbe.

Le résultat de ceci fut qu'aucun d'eux ne voulut jamais retourner chez Mayer manger la soupe du cochon.

COMMENT LES POULES DE L'AVARE MAYER FIRENT UN REPAS ASSEZ DROLE.

Le lendemain l'homme qui avait battu les enfants rencontrant Ulenspiegel lui dit : « Cher Ulenspiegel, quand reviendras-tu manger de la soupe de porc chez moi ». Lorsque tes poules tireront chacune d'un côté en mangeant et se disputeront quatre par quatre. Mais cela ne sera pas de sitôt, dit Mayer. « Pourvu que ça vienne, ça suffit n'est-ce pas », répondit Ulenspiegel ; et il continua là dessus son chemin et songea aux moyens d'arriver à son but.

Il le trouva. Un jour que les poules de l'avare couraient sur la rue, il leur jeta un engin qui se composait d'une vingtaine de ficelles attachées toutes ensembles et au bout desquelles se trouvait un morceau de pain assez gros, les poules avalèrent glou-tonnement chacune un morceau et elles se trouvèrent ainsi tirant d'un côté, sans pouvoir toutefois débarrasser leur estomac du gros morceau de pain et elles se demenèrent avec tant de fureur qu'elles furent bientôt étouffées.

COMMENT ULENSPIEGEL SE GLISSA DANS UNE RUCHE QUE DEUX VOLEURS VINRENT VOLER, ET COMMENT IL FIT EN SORTE QUE CES DEUX RUFFIANS SE BATTIRENT ET LAISSÈRENT LA RUCHE EN PLAN.

Un jour il arriva qu'Ulenspiegel se rendit avec sa mère à la consécration d'une Eglise.

Le bon Ulenspiegel s'y étant fortement enivré, il chercha un endroit où il pût dormir en sûreté. Il avisa un amas de ruches, dont quatre étaient vides ; il s'y glissa, croyant ne dormir qu'un peu, mais il se trompa dans son calcul, car son somme dura de midi à minuit ; entre temps sa mère ne le voyant plus, le crut retourné à la maison.

La nuit arrivée, deux voleurs vinrent et s'emparèrent de la ruche où se trouvait Ulenspiegel, la jugeant la meilleure étant la plus lourde. Mais Ulenspiegel s'était réveillé et avait entendu à qui il avait affaire. Comme il faisait noir à ne pas voir le bout de son nez, Ulenspiegel passa son bras hors de la ruche, empoigna les cheveux de celui qui portait la ruche par devant et les lui tira avec force ; celui-ci croyant que c'était son compagnon qui le suivait se fâcha et jura ; l'autre étonné lui dit : « Rêves-tu ou t'endors-tu ? Comment puis-je te tirer les cheveux ; j'ai déjà assez à porter la ruche des deux mains ». Ulenspiegel rit en lui-même et se dit : « Je vais m'amuser ». — Quelques instants après, il saisit par les cheveux celui de derrière et le secoua violemment ; celui-ci se fâcha encore plus fort que l'autre et hurla : « Je porte à me rompre l'échine, et tu me tires encore par les cheveux ». Son compagnon lui répondit : « Tu mens, coquin, comment pourrais-je te tirer par les cheveux ; je vois à peine devant moi ». Et ils continuèrent leur route en se disputant et grommelant. Peu après, alors que leur excitation était au comble, Ulenspiegel tira de nouveau par les cheveux le premier des deux et cela si violemment que sa tête vint frapper la ruche. Exaspéré, il lâcha cette dernière. L'autre fit de même, et ils s'empoignèrent. Ils se roulèrent sur le sol, arrivèrent sur une pente, et l'un roula d'un côté, l'autre de l'autre, sans pouvoir voir de quel côté était son adversaire, tant l'obscurité était grande ; l'obscurité les empêcha de même de savoir où était la ruche. Quand Ulenspiegel entendit qu'ils étaient loin, il passa sa tête hors la ruche ; attendu qu'il faisait encore nuit, il y resta. Le lendemain il en sortit et vit qu'il se trouvait dans un lieu inconnu. Il se leva cependant et alla où le chemin conduisait.

COMMENT ULENSPIEGEL MANGEA UN POULET CUIT A LA BROCHE ET COMMENT IL FIT UN DEMI OUVRAGE.

Dans le pays de Flandre se trouve dans le canton de Dixmude un village appelé Caeskerke ; ce fut là qu'arriva Ulenspiegel un jour. Il alla chez le curé et lui demanda de l'ouvrage. Celui-ci l'engagea comme domestique sans le connaître et lui dit : « Tu trouveras ici un bon maître, à manger et à boire aussi bien que ma servante et demi besogne ». Ulenspiegel accepta, et songea vers où il dirigerait ses pas quand il en aurait assez du curé.

Là dessus la servante du curé, laquelle n'avait qu'un œil, entra avec deux poulets et les mit à la broche, qu'Ulenspiegel tourna ; une fois les poulets rôtis, se rappelant que le curé avait dit en l'engageant qu'il serait aussi bien nourri que la servante, il enleva un poulet et le mangea. Quand vint l'heure du repas, la borgne arriva et voyant qu'un poulet seulement était à la broche, elle demanda à Ulenspiegel : « Qu'est devenu l'autre poulet » ? L'autre lui répondit : « Femme, ouvre ton autre œil, et tu verras deux poulets ». Irritée de se voir reprocher son défaut oculaire, la femme se rendit près du curé et lui raconta comment son domestique l'insultait et de quelle façon il s'entendait à rôtir les poulets, de sorte que de deux il n'en restait qu'un. — Le curé vint à la cuisine, et apostrophant Ulenspiegel : « pourquoï, dit-il, te moques-tu de la servante, et qu'est devenu l'autre poulet » ? — « J'ai dit à la servante d'ouvrir ses deux yeux et qu'elle verrait ainsi l'autre poulet ».

Mais ma fille ne sait pas les ouvrir tous deux, dit le curé en riant ; et toujours est-il qu'il manque un poulet. — « Je l'ai mangé, dit Ulenspiegel, parceque vous m'aviez dit que je serais aussi bien nourri que votre servante. Ça m'aurait fait de la peine, si vous aviez mangé les deux poulets seul

avec elle : aussi pour vous empêcher de mentir, j'ai mangé le poulet qui me revenait ». Cette réponse enchantait le curé, qui dit : « Mon cher garçon, on ne tient pas à un poulet ; mais fais dorénavant selon l'ordre de ma servante » — « Je ferai, selon votre commandement, cher maître, » répondit Ulenspiegel.

En l'engageant, le curé lui avait dit qu'il n'avait à faire que demi-besogne, aussi il ne ferait que la moitié de ce que lui commanderait la servante. Ainsi au lieu d'un seau entier, il n'en apportait qu'un demi, de même il n'apportait qu'une bûche de bois, et ainsi pour tout de sorte que la servante remarqua bientôt qu'il ne songeait qu'à la contrarier ; aussi alla-t-elle se plaindre au curé qui dit à Ulenspiegel : « cher domestique, la servante se plaint vivement de toi » ! — « Oui, maître, répondit Ulenspiegel, mais vous m'avez dit que je ne ferais qu'un demi-ouvrage. Votre servante voudrait bien voir des deux yeux, bien qu'elle n'en ait qu'un et par conséquent qu'un demi-visage. De même je ne fais qu'un demi-travail ». — Le curé rit, mais la servante se fâcha et dit : « Maître, si vous gardez plus longtemps ce mauvais garnement, je m'en irai moi ».

Le curé congédia Ulenspiegel mais continua à le protéger. Ainsi le sacristain de l'endroit étant mort le curé donna sa place à Ulenspiegel.

COMMENT ULENSPIEGEL ANNONÇA QU'IL VOLERAIT DU HAUT D'UNE TERRASSE A TRAVERS LES AIRS.

Après avoir été durant un certain temps sacristain, Ulenspiegel vint à Bruges et y fut bientôt, grâce à des affiches nombreuses, connu de tous les habitants qui ne faisaient que parler de lui. Les notables de la ville le sollicitaient de faire quelque chose de curieux. Il leur dit : « Je le ferai du haut de la maison de ville, dont je descendrai en volant ». Ça se répandit bientôt dans toute la ville, et tous

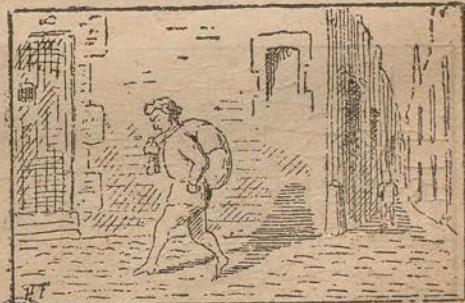
les Brugeois se réunirent sur la grand'place pour voir un tel spectacle.

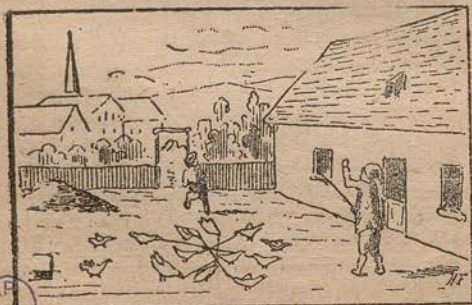
Ulenspiegel se tenait tout au haut de l'hôtel de ville, sur la terrasse et faisait aller ses bras comme s'il allait s'élancer dans l'air. Les gens ouvraient tout larges les yeux et bouches, croyant qu'il allait voler. Mais lui, poussant un éclat de rire, leur dit : « Je croyais qu'aucun plus fou que moi n'existait sur terre ; mais maintenant je vois que presque toute la ville est encore plus sotte que moi, car quand même vous me diriez tous que vous savez voler, je ne le croirais pas. Évidemment je ne suis ni oie, ni oiseau ; les plumes me manquent encore ; voyez-vous maintenant que c'est une plaisanterie que je vous ai faite ». — Et là-dessus il quitta la terrasse, laissant le peuple, dont une partie riait et l'autre disait : « Quelque coquin qu'il soit, il n'en a pas moins dit vrai ».

#### COMMENT ULENSPIEGEL GUÉRIT UN ENFANT MALADE.

Des personnes intelligentes ont souvent peur quand quelque chose leur arrive d'aller trouver un médecin estimant une telle consultation trop chère et s'adressent à des charlatans à qui elles paient souvent davantage et qui ne les secourent nullement.

Ça se passa de même à Ostende où logeait Ulenspiegel. Son hôtesse avait un enfant malade et à la demande que fit Ulenspiegel de ce qu'il lui manquait, elle répondit qu'il ne pouvait aller à selle — « Il faut vite soigner ça, » répondit Ulenspiegel. La femme répondit : « Guérissez-le, et je vous donnerai ce que vous voudrez ». Ulenspiegel répondit qu'il ne se servait de rien pour ça, que c'était un remède peu douloureux. Cependant l'hôtesse avait une course à faire dans le village ; pendant son absence, Ulenspiegel fit ce que l'enfant ne pouvait faire, plaça dessus la chaise et l'enfant sur la chaise. La femme





étant revenue, demanda qui avait pris l'enfant sur sa chaise. Ulenspiegel répondit : « Vous n'avez dit qu'il ne pouvait aller à selle, je l'y ai fait aller ». « En effet », dit la femme en apercevant ce qui se trouvait au dessous, et s'adressant à Ulenspiegel : « Je vous remercie, dit-elle, d'avoir secouru mon enfant ». « Oh, dit Ulenspiegel, la médecine m'a coûté peu de peine » ! La femme le pria de la lui enseigner. Ulenspiegel répondit qu'il n'en avait pas le temps pour le moment, mais qu'il la lui enseignerait lors de son retour. Et là-dessus il empocha l'argent que la femme, dans sa reconnaissance, lui mit dans la main, monta à cheval et s'éloigna en riant.

#### COMMENT ULENSPIEGEL GUÉRIT UN JOUR SANS REMÈDE LES MALADES D'UN HOPITAL.

Un jour, Ulenspiegel arriva à Courtrai et envoya une grande lettre au directeur de l'hôpital. Il s'y donnait pour un médecin distingué dans toute espèce de maladie. Or, il y avait précisément beaucoup de malades dans le nouvel hôpital, et le directeur aurait volontiers voulu être débarrassé d'une partie de ceux-ci, et les aurait bien voulu voir guéris. Aussi, il alla trouver Ulenspiegel, et lui demanda, se fondant sur sa lettre, si en effet il pouvait guérir tous les malades ? Ulenspiegel lui répondit que oui, pourvu qu'il lui donnât deux cents écus. Le directeur accéda à cela, et Ulenspiegel consentit à ne pas réclamer un centime, s'il ne guérissait les malades. Cela fut du goût du directeur qui lui donna un acompte de vingt écus. Ulenspiegel alla donc dans l'hôpital et prit deux domestiques avec lui. Il demanda à chaque malade en particulier ce qui lui manquait, puis lui dit en secret : « Tu ne dévoileras à personne ce que je vais te dire ». Chaque malade le lui promit ; alors Ulenspiegel dit : « Pour te guérir il n'y a autre remède que les cendres d'un homme

brûlé vif; et ce sera le plus malade de vous tous que je prendrai pour me procurer ce remède. Aussi, demain, je conduirai le directeur devant la porte de l'hôpital et de là je lui ferai crier à haute voix : « Que celui qui n'est pas malade, sorte ! Aussi ne t'endors pas, car celui qui arrivera le dernier, étant le plus malade naturellement, sera celui qui sera brûlé ».

Le lendemain Ulenspiegel dit au directeur de l'hôpital que tous les malades étaient guéris et qu'il n'avait qu'à crier que tous ceux qui étaient guéris sortissent, pour voir qu'aucun d'eux ne resterait dans l'hôpital. C'est ce qui eut lieu et ce qui vint tout à fait l'hôpital. Alors Ulenspiegel demanda ses honoraires qu'on lui donna avec reconnaissance; après quoi il s'en alla en toute hâte.

Mais, trois jours après, les malades revinrent à l'hôpital avec leur maladie. Le directeur leur dit : « Qu'est-ce ? je vous ai pourtant procuré un praticien qui vous a si bien remis sur pied que vous avez tous pu sortir d'ici ». Les malades dévoilèrent alors la ruperie d'Ulenspiegel au directeur qui se vit volé; mais le médecin était loin; les malades restèrent à l'hôpital et l'argent fut perdu.

**COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA DU PAIN CONFORMÉMENT AU PROVERBE : QUI A DU PAIN EN REÇOIT.**

Ses exploits comme docteur achevés, Ulenspiegel arriva à Ypres et se promena sur le marché. Il faisait froid, c'était l'hiver. Il se dit en lui-même : « L'hiver est rude et froid, le vent souffle violemment; or tu as souvent entendu dire : on donne du pain à qui en a ». — Aussi acheta-t-il du pain pour deux schillings; puis il loua une table qu'il plaça devant la halle. Il posa les pains sur la table et attendit. Il tint ce manège jusqu'à ce qu'un chien vint lui enlever un pain avec lequel il s'enfuit. Pendant qu'il poursuivait le chien, arriva une truie avec

dix jeunes porcs; elle renversa la table et chaque jeune cochon s'empara d'un pain et s'enfuit. Ulenspiegel poussa alors un éclat de rire et dit : « Je vois bien à présent la fausseté du proverbe : Qui a du pain, en reçoit, c'est le contraire qui est vrai ». Il quitta alors Ypres et se dirigea vers Poperinghe.

**COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA DANS LA VILLE DE POPERINGHE CHEZ UN BOULANGER, ET COMMENT IL FIT DES GATEAUX APPELÉS HIBOUX ET CHATS MARINS.**

Arrivé à Poperinghe, Ulenspiegel alla loger à l'auberge des boulangers. Près de là demeurait un boulanger. Ce dernier apercevant Ulenspiegel, le pria d'entrer chez lui, et lui demanda ce qu'il faisait. « Je suis garçon boulanger », répondit-il : — « J'en ai justement besoin d'un, dit le boulanger, veux-tu te mettre à mon service » — « Je suis content », répondit Ulenspiegel.

Deux jours après, le boulanger lui dit : « Tu cuiras cette nuit jusqu'au matin, pendant ce temps je me reposerai ». — « Mais que dois-je cuire, demanda Ulenspiegel ? » — Le boulanger, joyeux compère, dit : « Tu me demandes, toi, garçon boulanger ce que tu dois cuire : Que cuit-on d'habitude ? Des hiboux et des chats de mer ? »

Ulenspiegel descendit dans le fournil et ne confectonna avec la pâte que des hiboux et des chats marins. Quand son patron se leva le lendemain pour l'aider et qu'il ne trouva ni grands ni petits pains, mais uniquement des hiboux et des chats de mer, il entra en colère et dit : « Qu'as-tu cuit là ! » — « Mais ce que vous m'avez ordonné », répondit Ulenspiegel.

Le boulanger reprit : « Que ferai-je de ce sot ? Mais imbécile je ne puis me servir de cela, et saisissant Ulenspiegel par le collet il lui cria : « Paie-moi ma pâte » : Ulenspiegel répondit. « Oui, mais

à condition que je garde la marchandise » —  
« Qu'en ferais-je moi, demanda le boulanger.

La pâte payée, Ulenspiegel mit ses gâteaux dans une corbeille, les porta à l'auberge de *l'homme sauvage* en se disant : « J'ai souvent entendu dire que pour peu qu'une chose fût extraordinaire, on en retirait de l'argent à Poperinghe ». On était précisément la veille de la St Nicolas. Ulenspiegel alla se placer à la porte de l'Eglise avec ses gâteaux et les vendit tous fort bien, à une somme supérieure à celle qu'il avait dû payer au boulanger pour la pâte. Le boulanger eut connaissance de ce fait. Tout de mauvaise humeur, il courut à l'Eglise pour réclamer d'Ulenspiegel ses frais d'apprentissage. Mais ce dernier était déjà loin et le boulanger resta seul avec ses regrets.

#### DES PRINCIPES D'ULENSPIEGEL.

Ulenspiegel aimait la société, mais il évitait trois choses. En premier lieu il ne monta jamais de cheval gris, mais toujours un fauve, et cela pour qu'on ne se moquât pas de lui. En deuxième lieu, il ne voulait jamais rester où il y avait des enfants, car alors on faisait attention aux enfants et pas à lui. En troisième lieu, il ne voulait jamais loger chez un vieux sauvage d'hôtelier, car ce dernier ne faisait pas attention à ce qu'Ulenspiegel avait de bon dans son caractère.

Voici quelle était sa prière du matin : « Mon Dieu, préservez-moi des mets sains ; d'un haut sort et des boissons fortes ». Car disait-il, les mets sains se trouvent chez le pharmacien, et qui s'en sert est malade ; puis, celui qui glisse sur un toit et qui n'est point retenu par la gouttière, tombe du toit ; et d'un tel sort je puis me passer. Enfin, la boisson forte est l'eau, car c'est elle qui fait aller les roues des moulins ; et l'on se noie facilement dans l'eau.

Quand dans ses pérégrinations, Ulenspiegel descendait une montagne, il soupirait et se plaignait

car, disait-il, il lui allait falloir gravir une montagne, quand au contraire il montait une montagne, il était d'une humeur gaie, et il disait avec contentement : « Comme cela ira facilement, lorsque je descendrai cette montagne ».

#### COMMENT ULENSPIEGEL DEVINT GUETTEUR CHEZ LE COMTE DE VLAMERTINGHE, ET COMMENT IL NE SONNA PAS DE LA TROMPE.

Peu de temps après avoir quitté le boulanger, Ulenspiegel arriva chez le comte de Vlamertinghe qui le prit à son service en qualité de guetteur et le plaça sur la tour du château.

Le comte étant en état d'hostilité avec ses voisins, il entretenait à son service un certain nombre de cavaliers et de fantassins. Il arriva qu'Ulenspiegel fut oublié sur la tour où on l'avait placé, de sorte qu'on ne lui apporta pas à manger. Le même jour les gens des ennemis du comte s'avancèrent jusqu'aux pieds de la place et y capturèrent les vaches qui s'y trouvaient. Ulenspiegel de sa tour les voyait faire et cependant il ne sonna pas de la trompe et ne poussa aucun appel. Le comte en fut prévenu ; il sortit avec quelques hommes de sa suite et aperçut à la fenêtre de la tour Ulenspiegel qui riait. Il le fit appeler et lui demanda pourquoi il s'était tû ? — « C'est que je n'appelle que pour demander à manger et encore cela je ne le fais pas volontiers », répondit Ulenspiegel. Le comte reprit, « Es-tu décidé à annoncer les ennemis dans la nuit ? » Ulenspiegel répondit : « Je n'ai pas besoin de les annoncer, pour qu'on les chasse, la plaine est si belle quand les ennemis la couvrent ». C'est bon, reprit le comte ; et il se mit à la poursuite des ennemis auxquels il livra combat.

Cependant Ulenspiegel n'était pas plus nourri qu'avant ; or il arriva que le comte enleva beaucoup

de vivres aux ennemis et par conséquent il en profita pour faire bonne chère, lui et ses hommes. Ulenspiegel sur sa tour aurait bien voulu en avoir sa part et chercha le moyen de l'avoir, à l'heure du repas il se mit à sonner de la trompe et à crier : « Les ennemis sont là ! » Le comte entendant cela quitta la table à la hâte, revêtit son armure, saisit ses armes et se précipita au dehors ; mais ce fut en vain qu'il chercha les ennemis de l'œil. Entre temps, Ulenspiegel descendit rapidement de sa tour, entra dans la salle à manger, y saisit en fait de bouilli et de rôti ce qui lui plut et remonta dans sa tour. Le comte rentré sans avoir vu l'ennemi, dit à ses gens : « Le gardien de la tour s'est moqué de nous ». Et il fit appeler Ulenspiegel : « Pourquoi, dit-il, as-tu annoncé faussement des ennemis ». — « C'est, répondit Ulenspiegel, pour que vous vous répandiez dans la plaine pour rompre un peu la monotonie du spectacle ». Le comte reprit : « Ta conduite est méchante : tu n'annonces pas les ennemis, quand ils sont là, et tu les annonces quand ils n'y sont pas ; cela pourrait bien être de la trahison ». Et il remplaça Ulenspiegel par un autre gardien ; quant à ce premier il dut servir comme fantassin. Cela l'ennuyait fort, et il aurait bien voulu être débarrassé du service.

Quant on parlait de combattre l'ennemi, il était toujours le dernier, et quand on revenait, il était toujours le premier.

Aussi le comte qui remarqua cela, lui dit : « Comment se fait-il qu'au départ tu es toujours à la queue et qu'au retour tu es toujours à la tête des troupes ? » Ulenspiegel répondit : « Ne vous fâchez pas de ce que je vais vous dire. Tandis que vous et votre suite vous vous nourrissiez bien, moi j'en étais réduit à jeûner sur votre tour et à envier votre sort. Aussi ai-je été beaucoup affaibli, et comment pourrai-je arriver le pre-

mier à l'ennemi ? Je dois aussi tâcher d'être le premier à me mettre à table et le dernier à la quitter et cela pour reprendre mes forces ; vous verrez bien plus tard que je serai le premier au combat et le dernier au retour ». — « Je vois bien, dit le comte, que tu viendras toujours avec le temps que tu as passé sur la tour ». Ulenspiegel répondit : « On aime bien à enlever les bonnes raisons que possède un autre ». — Le comte reprit : « Je ne te veux plus à mon service, je te donne congé ». C'est ce qu'Ulenspiegel demandait.

#### COMMENT ULENSPIEGEL FIT FERRER D'OR SON CHEVAL.

Ulenspiegel changea bientôt de personnage. On ne parlait partout que de sa haute sagesse ; les seigneurs et les princes en ouïrent parler, l'admirent à leur cour et lui donnaient des habits, des chevaux, de l'argent et d'autres cadeaux. Il arriva chez le roi de Danemark qui le pria de lui faire voir quelque chose d'extraordinaire. En échange, il lui permit de faire ferrer son cheval de la façon la meilleure. « Puis-je avoir confiance en votre promesse, demanda Ulenspiegel — le roi répondit : Oui, pourvu que tu me fasses ce que je t'ai demandé ».

« Ulenspiegel fit cela, puis il alla avec son cheval chez un orfèvre et le fit ferrer d'or avec des clous d'argent. Puis il alla trouver le roi et lui demanda s'il voulait payer les fers de son cheval. Le roi dit oui, et ordonna à son palefrenier en chef de les payer.

Ce dernier croyait qu'il s'agissait de fers ordinaires ; mais Ulenspiegel le conduisit chez l'orfèvre qui demanda cent marks danois. Le palefrenier refusa de les payer et alla s'en rétéler au roi qui dit à Ulenspiegel : « Ulenspiegel, de quel prix as-tu fait mettre des fers à ton cheval ? Si je faisais ferrer ainsi mes chevaux, tout mon royaume y passerait ! » Ulens-

piegel répondit : « Gracieux seigneur ; vous m'avez permis de ferrer mon cheval de la meilleure façon ; c'est ce que j'ai fait ». Le roi répondit : « Tu es mon serviteur le plus cher ; tu suis ponctuellement mes ordres ». Et il ordonna en riant de payer les cent marks.

Ulenpiegel fit ensuite ôter les fers à son cheval, les vendit, en fit mettre des ordinaires, et demeura à la cour du roi jusqu'à la mort de ce dernier.

#### COMMENT ULENSPIEGEL FUT BANNI DU DUCHÉ DE LUXEMBOURG.

Ulenpiegel accomplit près de Zelle, dans le pays de Luxembourg, une méchanceté telle que le duc lui interdit le pays, avec menace si on l'y saisisait de le faire pendre.

Ulenpiegel ne se soucia pas mal de cela, ne quitta pas le pays ; et quand plus tard ses pérégrinations le conduisaient de ce côté il le traversait tout simplement sans faire de détour. Or, un jour qu'il traversait le duché de Luxembourg, il fut rencontré par le comte lui-même. Il se dit : Si je m'avise de fuir, l'on me poursuivra, l'on me jettera à bas de mon cheval et l'on me pendra au premier arbre du chemin. Il se consulta un instant, puis descendit de son cheval, lui ouvrit le ventre, en arracha les entrailles et se fourra dans la cavité. Le comte arriva bientôt avec ses gens et l'un deux s'écria : « Tiens, voilà Ulenpiegel dans la peau de son cheval Comment, c'est toi, Ulenpiegel, dit le comte ; ne sais-tu pas que je t'ai interdit le séjour de mes domaines et que je puis te faire pendre à l'instant. » Ulenpiegel, d'un ton humble, lui dit alors : « Gracieux seigneur et maître, j'espère que vous me ferez grâce de la vie, car je n'ai rien fait qui mérite la corde. » Le comte reprit : « Approche et prouve moi ton innocence ; et d'abord que signifie ta position

dans le ventre de ton cheval. Ulenpiegel, répondit : « Haut et gracieux seigneur, je craignais tellement votre courroux que j'ai cru devoir me mettre à l'abri de ce dernier ; je suis ici dans ma demeure, qui est un asile que vous devez respecter ». Le comtesourit et dit : « Resteras-tu dans la suite hors de mes domaines » ? Ulenpiegel répondit : « Je vous obéirai, gracieux seigneur ».

Le comte parti, Ulenpiegel sortit de son trou et dit : « Je te remercie, cher cheval ! tu m'as tiré d'un mauvais pas et tu m'as été un fidèle serviteur. D'ailleurs il vaut mieux que ce soit toi que moi qui serve de pâture aux corbeaux ». Sur ce, il partit à pied.

#### COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA D'UN PAYSAN UN DOMAINE.

Peu après, Ulenpiegel revint dans le duché et attendit le moment du départ du duc pour Zelle. Sur sa route, il vit un paysan allant à son champ sur une voiture vide. Ulenpiegel lui demanda : « Est-ce à ton champ que tu vas » ? « Oui, répondit l'autre, je l'ai acquis par héritage ». « Que me demandes-tu, dit Ulenpiegel, pour une charretée de terre ? » — « Un schilling », répondit le paysan. Ulenpiegel donna le schilling, remplit la charrette de terre, s'y plaça et prit la route de Zelle. En chemin il rencontra le duc, qui, apercevant Ulenpiegel enfoncé dans la terre jusqu'aux épaules, lui dit : « Ulenpiegel, je t'ai fait défense, à peine de la hart, de séjourner dans mon domaine ». Ulenpiegel répondit : « Gracieux seigneur, je ne suis pas dans votre domaine, je suis dans le mien propre, je l'ai acheté d'un paysan qui en avait hérité et à qui il appartenait légitimement ». Le duc répondit : « Sors vite de mon duché, sinon je te ferai pendre avec cheval et charrette devant le Burg » !

COMMENT ULENSPIEGEL FIT UN TABLEAU POUR LE LANDGRAF DE HESSE, ET LUI DIT QUE CELUI DONT LA NAISSANCE N'ÉTAIT PAS LÉGITIME NE POUVAIT PAS VOIR SES TABLEAUX.

Ulenspiegel fit aussi de drôles de choses à Hesse. Après avoir notamment parcouru la Sav et s'y eut fait connaître de façon à ce que chacun se défilât de lui, il alla en Hesse et arriva à Marburg où il se présenta à la cour du Landgraf. Celui-ci lui demanda ce qu'il faisait. « Gracieux seigneur, dit-il, je suis artiste ». Le Landgraf se réjouit en entendant cela, car il espérait qu'il connaissait la chimie à laquelle lui, landgraf, s'adonnait beaucoup, et lui demanda : « Es-tu alchimiste ? Ulenspiegel » : « Non, gracieux seigneur, je suis peintre et n'ai point de rival dans beaucoup de pays ; mon art surpasse de beaucoup tous les autres peintres ». Le landgraf dit : « Donnez-en nous un échantillon. » « Oui, gracieux seigneur, répondit Ulenspiegel », et tirant de sa valise quelques étoffes artistiques qu'il avait achetées en Flandre, il les montra au landgraf. Le comte les admira fort et lui dit : « Cher maître, combien dois-je vous donner pour que vous me peigniez l'arrivée du Landgraf de Hesse, et sa vie en paix et en guerre avec le roi de Bohême et d'autres princes ? » Ulenspiegel répondit : « Ça vous coûtera deux cents écus ». Le Landgraf dit : « Faites le bien et je vous paierai ce prix ». Ulenspiegel demanda alors un à-compte de cent écus pour acheter des couleurs et louer des aides. Avant de commencer, il fit stipuler que personne, à l'exception de lui et ses aides, n'entrerait dans la salle qu'il peignait et cela pour qu'on ne le dérangeât pas. Alors il s'entendit avec ses aides, leur dit qu'ils ne devaient pas travailler, les paya et jouait toute la journée aux cartes ou aux dés avec eux. Après quatre semaines, le comte ex-

prima le désir de voir où en était le travail. Ulenspiegel dit : « Gracieux seigneur, je dois vous dire tout d'abord que celui qui pénétrera dans la salle sans être né légitimement ne verra rien de tout ». Le comte dit : « Ce serait là une chose étonnante ».

Arrivés dans la salle, Ulenspiegel porta un peu en arrière la toile sur laquelle il était censé avoir peint le sujet demandé, prit un petit bâton avec lequel il montra différents points de la toile et dit : « Voyez, gracieux seigneur, cet homme est le premier Landgraf de Hesse qui épousa la fille du généreux Justinien, lequel devint empereur dans la suite. De lui naquit Adolphe, Adolphe engendra Guillaume, Guillaume engendra Louis le Pieux et ainsi de suite jusqu'à vous. J'ose le dire, personne ne blâmera mon travail, tant il est artistement fait et tant les couleurs sont riches ».

Mais le comte ne voyait qu'une toile blanche, et se disait : « Serais-je un bâtard, car je ne vois rien qu'une toile blanche ». Cependant il dit pour sauvegarder son honneur, à ce qu'il croyait : « Cher maître, l'œuvre est admirable, mais je ne m'y connais pas assez pour pouvoir l'apprécier ». Puis il sortit. Revenu près de la comtesse, cette dernière lui demanda : « Cher comte, qu'a fait votre peintre ; comment trouvez-vous son ouvrage ? Pour moi, j'ai une mauvaise opinion de lui ; il m'a l'air d'un fripon ». Le comte lui répondit : « Chère femme, son ouvrage me satisfait entièrement, il peint parfaitement bien » ! « Ne pourrais-je pas voir son travail », demanda-t-elle ? — « Oui, si le peintre y consent », répondit le comte. Ulenspiegel fut donc appelé et la comtesse lui exprima son désir.

Ulenspiegel lui dit, comme il avait dit au comte, que celui dont une tâche souillait la naissance ne pouvait voir ses œuvres ; puis il la conduisit dans la salle où il peignait, et là il recommença son ma-

nège de tantôt. La comtesse et ses femmes se taisaient, ne louaient ni ne blâmaient la toile, leur honneur souffrait de s'apercevoir que leur père ou leur mère avait commis une faute. Mais enfin la folle éleva la voix et dit : « Je ne vois rien du tout, dites-donc que je suis une bâtarde » ! Ulenspiegel se dit : « Ça ne m'ira pas bien, si des fous s'avisent de dire la vérité, » et il éclata de rire.

La comtesse rentra dans ses appartements et le Landgraf lui demanda son avis. Elle répondit : « Gracieux seigneur, je suis de votre opinion ; mais celle de notre folle est différente ; elle dit ne rien voir et craint qu'il n'y ait là dessous une friponnerie. Le comte devint pensif et voulut avoir le cœur net ; il fit appeler Ulenspiegel et lui dit qu'il eut à se préparer à recevoir toute la cour qui allait venir voir son travail. Le comte croyait s'assurer ainsi de la naissance de ses gens.

Après avoir entendu cela, Ulenspiegel alla trouver ses aides, les congédia ; alla chez le trésorier du landgraf, demanda les cent écus restant, et s'en alla.

Le comte arriva bientôt avec tous ses gens dans la salle qu'Ulenspiegel devait peindre ; ils ne voyaient naturellement rien et se taisaient tous. Le comte voyant ça dit : « Je vois bien maintenant que nous sommes volés et que nous devons moins regretter Ulenspiegel que nos deux cents écus. C'est un coquin, et gare à lui s'il repassait dans notre seigneurie ».

Ce fut ainsi qu'Ulenspiegel quitta Marbourg, et dans la suite il ne voulut plus s'occuper de l'art de la peinture.

#### COMMENT ULENSPIEGEL DISPUTA A L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE, ET COMMENT IL DÉFENDIT SES IDÉES.

Ulenspiegel se dirigea ensuite vers Liège. Dans cette ville, il se fit passer comme savant docteur en

philosophie pouvant résoudre les questions les plus difficiles et auxquelles aucun autre docteur ne saurait répondre.

Il fit parvenir un billet conçu dans ce sens au recteur des Colléges universitaires. Ce dernier fut fort ennuyé après l'avoir lu, et il le communiqua aux docteurs qui se mirent de bonne mauvaise humeur contre l'auteur du billet. Ils se réunirent et se consultèrent pour trouver des questions telles qu'il ne pourrait y répondre, ce qui leur permettrait de le couvrir d'injures et de honte. Ils crurent avoir trouvé des questions et ils firent prier Ulenspiegel par leur bedeau de venir le lendemain répondre aux questions qui lui seraient posées afin que sa science fut proclamée en face de toute l'Université. Ulenspiegel répondit au bedeau : « va prévenir tes maîtres que je viendrai en homme loyal comme je l'ai toujours été » !

Le lendemain, les docteurs et les étudiants se réunirent pour assister à la disputation. Ulenspiegel arriva avec son hôte, quelques bourgeois et quelques-uns de ses compagnons, dans la crainte d'un mauvais parti que les étudiants pourraient lui faire. On lui dit de monter à la chaire et de répondre aux questions qu'on lui poserait.

La première question à laquelle le recteur lui pria de répondre avec vérité fut celle-ci : « Combien de gouttes d'eau y a-t-il dans la mer ? » Le recteur ajouta qu'on le déclarerait un ignorant et qu'on le punirait comme tel s'il ne pouvait répondre à cette question.

Ulenspiegel sans hésiter, répondit : « Digne maître recteur ! Ordonnez aux eaux qui se jettent dans la mer de suspendre leur cours et alors je mesurerai la mer et vous dirai, sans me tromper d'une unité, le nombre de gouttes qu'elle contient ».

C'était là subordonner la réponse à une condition impossible à réaliser. Le recteur devint tout rouge

de colère et de confusion ; il ne répondit rien et passa à une deuxième question : « Combien de jours se sont écoulés depuis l'époque d'Adam jusqu'aujourd'hui » ? Ulenspiegel répondit : « Sept ; car une fois que ces sept jours se sont écoulés, ils reviennent et reviendront toujours jusqu'à la fin du monde. »

Le recteur posa ensuite une troisième question : « Où est le milieu de la terre » ? « Précisément ici, répondit Ulenspiegel, et si vous ne m'en croyez, mesurez-la, et vous verrez qu'il n'y a pas une différence d'un fêtu ».

Le recteur arriva alors à une quatrième question : « Quelle est la hauteur du ciel » ? Ulenspiegel répondit : « Si l'on parle du ciel, on vous entend de la terre ; faites-le, et si ce n'est ainsi, je consens à avouer que j'ai tort » !

Le recteur commença à se fatiguer de ces réponses, mais posa toutefois une cinquième question : « Quelle est la grandeur du ciel » ? « Ulenspiegel lui répondit rapidement : « Elle est de mille toises et mille aunes. Si vous ne voulez le croire, prenez soleil, lune, étoiles et mesurez. Vous verrez que j'ai raison ! »

Le recteur ne put continuer. Ulenspiegel était trop malin, et l'on regretta de ne pas l'avoir pu attraper.

Quant à lui il ôta sa toge, alla plus loin et arriva à Louvain.

COMMENT ULENSPIEGEL APPRIT A LIRE A UN ANE A LOUVAIN.

Arrivé à Louvain, où se trouvait une Université, le malin Ulenspiegel envoya une lettre aux professeurs de cette dernière. Or ceux-ci avaient entendu parler de la malice d'Ulenspiegel ; ils se consultèrent donc pour faire en sorte de ne pas être honteusement battus comme ceux de Liège. Comme ils avaient beaucoup d'ânes, ils tombèrent d'accord pour demander à

Ulenspiegel s'il voulait en instruire un. Puis ils firent venir Ulenspiegel et lui dirent : « Maître ! vous nous avez envoyé une savante lettre dans laquelle vous dites que vous pouvez apprendre à lire et à écrire à toute créature. Aussi nous nous sommes réunis et nous sommes tombés d'accord pour vous demander à instruire un âne. Croyez-vous réussir dans cette tâche » ? Ulenspiegel répondit : « Oui, mais il me faudra du temps, car ce n'est pas un être raisonnable ». On trouva ça juste, et l'on tomba d'accord sur un délai de vingt ans.

Ulenspiegel s'était dit : « Moi, l'âne et le recteur, sommes trois, ce serait malheureux si l'un de nous ne mourait pas avant les vingt ans. Ulenspiegel stipula qu'on lui paierait 500 pièces d'argent pour les frais d'éducation, et il demanda qu'on lui en donnât une partie d'avance ; puis il amena l'âne à son auberge où il lui fit donner une écurie à part. Ensuite il posa dans le râtelier un vieux bouquin entre chaque page duquel il avait mis du trefle. L'âne le sentait et pour l'avoir il tournait de sa langue les pages du livre. Quand il n'en trouva plus, il cria : « Han, Hi-Han ».

S'étant aperçu de cela, Ulenspiegel alla trouver le recteur et dit : « Maître Recteur, quand voulez-vous venir voir comment marche mon élève » ? Le recteur étonné demande : « Profite-t-il de vos leçons » ? Ulenspiegel dit : « Il est d'une intelligence assez épaisse et difficile à instruire ; mais grâce à mon zèle, je suis parvenu à lui apprendre quelques voyelles et consonnes ; si cela vous va, venez avec moi, et vous verrez que c'est vrai ».

Le recteur, accompagné de quelques professeurs, suivit Ulenspiegel à l'écurie où se trouvait notre âne qui jeunait depuis la veille. Quand ils y furent, Ulenspiegel plaça le livre dans le râtelier et l'âne se mit à retourner les pages avec sa langue pour avaler

Pavoine qui s'y trouvait ; quand il n'en trouva plus il se mit à braire à haute voix : « Hi, han ; hi, han ». Ulenspiegel dit alors : « Cher maître, entendez-vous les deux voyelles : I, A, qu'il a déjà apprises ; j'espère, qu'il marchera bien » ?

Peu de temps après le recteur mourut ainsi que l'âne. Ulenspiegel quitta alors Louvain avec l'argent et s'en alla ailleurs.

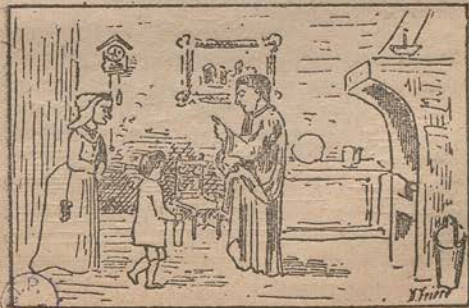
#### COMMENT ULENSPIEGEL LAVA LES FOURRURES DES FEMMES DE NAMUR.

Ulenspiegel arriva dans le pays de Namur et se mit en quête d'une auberge. Il en trouva une. Il y entra. L'hôtesse lui demanda ce qu'il faisait. Ulenspiegel répondit : « Je ne suis pas un ouvrier, mais j'ai l'habitude de dire la vérité ». Je ne loge pas ces gens, répondit l'hôtesse ». Ulenspiegel remarqua alors qu'elle louchait et il s'écria : « Elle louche, la femme, elle louche, où me mettre, où poser mon sac et mon bâton » ? — « Que la peste t'enlève, répondit la femme, toi qui es le premier à me reprocher que je louche ». Ulenspiegel dit : « Je dis toujours la vérité, chère femme et je ne puis pas plus me taire maintenant que les autres fois ».

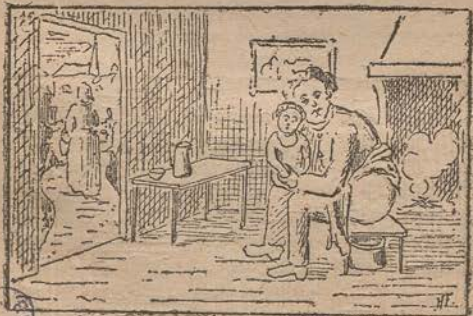
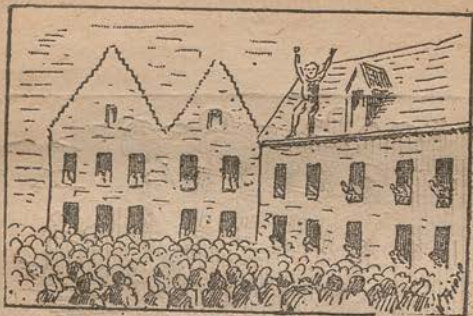
Ces paroles satisfirent l'hôtesse qui se mit à rire. Ainsi désarmée, elle permit à Ulenspiegel de loger chez elle ; puis ils se mirent à causer. Ulenspiegel lui dit qu'il lavait les vieilles fourrures avec tant d'art qu'elles paraissaient neuves. La femme qui en avait précisément à faire laver se réjouit d'apprendre cela. Elle lui demanda de laver ses peaux, et lui promit de faire en sorte que ses voisins lui donnassent aussi les leurs à laver.

Ulenspiegel, une fois qu'il eut toutes les peaux, demanda à toutes ces femmes le lait qu'elles avaient, disant qu'ils lui en fallait pour son lavage. Les femmes toutes joyeuses à l'idée qu'elles allaient avoir

A. B.  
D. B.



A. B.  
D. B.



de nouvelles fourrures, lui apportèrent tout le lait qu'elles avaient chez elles. Ulenspiegel le versa dans deux marmites, puis les fourrures et plaça le tout sur le feu. Quand les fourrures lui parurent avoir assez cuit, il dit aux femmes : « Il me faut maintenant de l'écorce de bouleau jaune et blanche, allez m'en chercher ; car quand vous reviendrez les peaux auront assez cuit, et il me faudra les rincer dans de l'eau où j'aurai dissous de cette écorce ». Les femmes coururent alors en troupe vers le bois, suivies de leurs enfants sautant et criant. « Nouvelles fourrures, belles fourrures ». Ulenspiegel pensait : « Attendez, et ne criez pas si vite ».

Une fois qu'elles furent parties, Ulenspiegel attisa encore une fois le feu, puis partit, laissant les fourrures sur le feu, en disant qu'il allait bientôt revenir les rincer. Les femmes revinrent, et se mirent à se disputer, chacune voulant tirer ses fourrures la première ; mais elles étaient en bouillie et tombaient en morceau lorsqu'on les tirait de la marmite. Ulenspiegel lui, était disparu.

COMMENT ULENSPIEGEL VOYAGEA AVEC UNE TÊTE DE MORT, LA FAISANT PASSER POUR UNE TRÈS SAINTE RELIQUE, CE QUI LUI FIT GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT.

Par ses farces, Ulenspiegel s'était fait connaître partout, et là où il avait une fois passé, on ne voulait plus le recevoir. Grâce à la vie de fainéantise qu'il avait menée, il n'aurait sû se livrer à une occupation honnête. D'ailleurs sa vie de fripon lui rapportait beaucoup d'argent, ce qui lui permettait de se bien nourrir. Mais il arriva bientôt que maître Ulenspiegel ne sût plus de quel bois faire feu, tout le monde le connaissait et se défiait de lui. Il chercha donc un nouveau truc pour se procurer de l'argent sans devoir travailler.

Il résolut de se faire passer pour un pèlerin parcourant le pays avec des reliques. Pour cette fois, il endossa des habits de prêtre, prit une tête de mort et la fit enchasser dans de l'argent. Il arriva dans cet attirail dans le pays de Waas, où les prêtres aimaient mieux festoyer que prêcher. Là, dans un village appelé Rupelmonde, il rencontra une noce ou quelque chose dans ce genre. Allant alors trouver le curé, il lui demanda la permission de prêcher devant les paysans et de leur montrer sa relique dont le contact délivrait d'une foule de maladies, à ce qu'il disait, et il lui promit de partager avec lui les offrandes qu'il recevrait des paysans.

L'ignorant curé accepta, ne voyant que l'argent qu'il espérait recevoir.

Quand le peuple fut réuni à l'église, Ulenspiegel monta en chaire, parla à tort et à travers de vieilles et de nouvelles choses, mais surtout de la tête de Brandonis, homme saint et martyr, guérissant tous les maux. Il réunissait, disait-il, l'argent nécessaire à la construction d'une église dédiée à St Brandonis, et chacun pouvait contribuer à cette œuvre pieuse. Il s'adressa surtout aux femmes, leur disant qu'il n'acceptait rien de celles qui étaient adultères. Puis il donna la tête à baiser, donna sa bénédiction aux paysans et paysannes, et alla à l'autel où il se mit à faire retentir la caisse aux offrandes. Tout ce monde arriva alors en presse; femmes adultères comme femmes fidèles. Les plus acharnées et les premières à donner leur offrande étaient celles dont la conduite faisait l'objet de nombreux bruits et soupçons. Ulenspiegel acceptait sans rien refuser. Les pauvres femmes simples et ignorantes s'imaginèrent qu'Ulenspiegel disait vrai et aucune d'elles ne voulait rester sans rien donner; celles qui n'avaient pas d'argent donnaient un anneau d'or et chacune observait si les autres donnaient aussi. Quand à celles dont la cons-

cience n'étaient pas nettes, elles donnaient le plus. Ulenspiegel ne refusa pas leur offrande; elles croyaient ainsi se laver aux yeux de tous. Il y en eut qui donnèrent trois et quatre fois, craignant qu'on ne les eût pas remarquées les premières fois. Ulenspiegel reçut les plus belles offrandes qui furent jamais offertes et fut en outre considéré comme un homme pieux et saint et c'est ainsi qu'il pratiquait la friponnerie.

#### COMMENT ULENSPIEGEL ARRANGEA LES ARCHERS DE NUREMBERG.

Quand Ulenspiegel eut fait une longue tournée avec sa relique, trompant beaucoup de gens, récoltant beaucoup d'argent, il vint à Nuremberg pour y mener joyeuse vie avec l'argent qu'il avait amassé. Un certain temps ne s'était pas écoulé, qu'il ne put s'empêcher de faire une méchanceté. Il avait remarqué que le soir les archers de la ville se réunissaient dans une cave située sous l'hôtel-de-ville; il remarqua aussi qu'il fallait traverser un pont pour se rendre de l'hôtel-de-ville aux marchés aux pores.

Ulenspiegel attendit que les gens fussent endormis, alors il enleva les planches du pont et les jeta dans la rivière. Se rendant ensuite devant l'hôtel-de-ville, il se mit à pousser les cris d'une personne qu'on assassine. Les gardes entendant ces cris, sortirent en toute hâte et aperçurent Ulenspiegel fuyant dans la direction du pont. Il le franchit heureusement, mais les gardes eux, qui le poursuivaient, furent précipités dans la rivière l'un à la suite de l'autre. Ulenspiegel leur criait sans discontinuer: « hé bien, arrivez-vous, maudites créatures; je crois que demain vous ne m'aurez pas encore ».

Outre le bain forcé, l'un se cassa la jambe, l'autre le bras, un troisième se fit un trou dans la tête; en un mot, personne ne sortit intact.

Cette méchanceté accomplie, Ulenspiegel, craignant qu'on n'en découvrit l'auteur, quitta Nüremberg et alla accomplir ailleurs de nouveaux exploits.

COMMENT ULENSPIEGEL MANGEA POUR DE L'ARGENT  
A BAMBERG.

Ulenspiegel se procura encore de l'argent à Bamberg grâce à sa malice.

Il avait quitté Nüremberg à jeun ; aussi arrivé à Bamberg, était-il fort affamé. Il avisa un hôtel et il entra. L'hôtesse, appelée Konigue, fort jolie femme et très gaie, lui souhaila la bien-venue, sur la foi de ses habits ; puis elle lui demanda ce qu'il lui plaisait. Ulenspiegel répondit qu'il était un pauvre homme et demanda à manger pour l'amour de Dieu.

L'hôtesse répondit : « Mon ami, on ne donne pas la viande pour rien à la boucherie, je dois payer ce que j'achète ». Ulenspiegel dit alors : « a'ors, femme, je devrai donc manger pour de l'argent ». La femme reprit : « A la table des seigneurs on paie vingt-quatre sous ; à la seconde table, on en paie dix-huit, et à la dernière douze ».

Ulenspiegel parut consolé et dit : « C'est la plus chère qui me va le mieux », et il se plaça à la table des seigneurs.

Après qu'il se fut rempli le ventre de mets et de boissons, il pria l'hôtesse de se dépêcher à régler le compte parcequ'il devait bientôt partir. « Cher hôte, dit l'hôtesse, donnez-moi vingt-quatre sous, puis vous pourrez partir à la grâce de Dieu ». « Halte-là, interrompit l'autre, c'est vous qui me devez vingt-quatre sous, comme vous me l'avez promis. J'ai eu dur à gagner votre argent ; j'ai joliment dû suer pour gagner vos vingt-quatre sous » ! L'hôtesse répondit : « Pâs, cher hôte, et ne reviens plus ».

COMMENT ULENSPIEGEL ALLA VOIR LE PAPE A ROME  
ET COMMENT IL Y GAGNA CENT DUCATS.

Un jour Ulenspiegel médita le proverbe qui dit : « Vas à Rome, homme pieux, et reviens en «requiem» ». Il partit donc pour Rome, pour y mettre en œuvre sa malice et ses ruses. Dans l'auberge où il descendit, l'hôtesse lui demanda d'où il venait, et ce qui l'amena à Rome. Ulenspiegel répondit qu'il y venait pour une chose dont il désirait entretenir le pape. « Cher ami, lui dit l'hôtesse, je suis née et j'ai grandi ici, et pourtant je n'ai pu encore lui causer ; je donnerai bien cents ducats pour avoir un entretien avec lui. « Chère hôtesse, demanda Ulenspiegel, me les donneriez-vous ces cent ducats si je vous fournis l'occasion de parler au pape » ? La femme, persuadée de l'impossibilité de cela, promit les cent ducats sans crainte aucune de les perdre.

Le Pape disait toutes les quatre semaines la messe dans la chapelle de Jérusalem, à St-Jean de Latran. Ulenspiegel vint dans l'église le jour où le pape officiait, s'approcha le plus près possible du pontife, et se tint debout tandis que tous les autres gens étaient agenouillés. Quand le pape éleva le sacrement et donna la bénédiction, il tourna le dos à l'autel.

A l'issue de la messe, on rapporta cela au Pape qui fit mander Ulenspiegel. Le pape lui demanda s'il était chrétien ? Ulenspiegel répondit humblement : « Oui ». « De quelle communion » poursuivit le pape ? — De celle de mon hôtesse, répondit Ulenspiegel ; et il donna le nom et l'adresse de cette dernière. Le pape la fit également mander, et lui demanda ce qu'elle croyait. Elle répondit : « Je suis chrétienne, et je crois à tout ce que l'église chrétienne ordonne et défend ». Ulenspiegel qui était présent, dit alors : « C'est là aussi ma croyance ». — « Pourquoi alors tournais-tu le derrière à l'autel pendant la messe » interrogea le

pape? Ulenspiegel répondit : « C'est que je ne m'estime pas digne de voir le sacrement en face ». Le pape le congédia alors, en lui disant de faire pénitence. Mais Ulenspiegel n'en fit rien, il resta coquin par devant comme par derrière. Il reclama de son hôtesse les cent ducats et quitta Rome sans que son voyage à cette dernière ville l'eut rendu plus pieux.

COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA DES POULES A QUEDLINBOURG ET COMMENT IL LAISSA LE PROPRE COQ DE LA PAYSANNE EN GAGE POUR LE PRIX.

Jadis les gens, surtout les gens de la campagne, n'étaient pas aussi malins que de nos jours. Ce qui le montre, ce fut cette filouterie que fit Ulenspiegel à Quedlinbourg.

C'était jour de marché. Sa poche était vide, car son argent partait aussi vite qu'il lui arrivait ; aussi cherchait-il un moyen de s'en procurer.

Il avisa une paysanne devant qui reposait à terre un panier rempli de poules et d'un coq. Il approcha, et demanda le prix d'un couple de poules. La paysanne lui répondit que c'était deux gros. Ulenspiegel demanda. « N'y a-t-il pas moyen de les avoir à meilleur marché ». — « Non », répondit la paysanne. Ulenspiegel saisit alors la corbeille et s'enfuit ; la paysanne se mit à courir derrière lui en criant : « Veux-tu me payer mes poules » ? Ulenspiegel répondit : « Oui, je suis secrétaire du comte ». — « Cela m'importe peu, dit la femme ; paie mes poules si tu veux les avoir ; je n'ai rien à faire chez le comte ».

Ulenspiegel s'arrêtant lui dit alors : « Femme, je vois que vous n'avez confiance en personne. Aussi pour que vous ayez une garantie, je vais vous remettre le coq en gage jusqu'à ce que je revienne avec l'argent et la corbeille ».

La bonne femme accepta, mais fut volée, parce que Ulenspiegel ne revint pas.

COMMENT ULENSPIEGEL SE PROCURA LE CHEVAL DU CURÉ DE REUSENBURG GRACE A UNE CONFESSION.

Ulenspiegel ne discontinuait pas à faire des escroqueries.

Dans le village de Reusenbourg habitait un curé ayant un cheval et une servante, tous deux fort jolis et tous deux fort aimés du curé.

Le duc de Brunswick passant un jour par là trouva le cheval fort à son goût et proposa au curé de le lui acheter ; ce dernier refusa et le duc n'osa enlever le cheval de force. Ulenspiegel arriva alors et alla aider le duc de son talent et de son industrie. « Gracieux seigneur, demanda-t-il, que me donnerez-vous si je vous amène le cheval » ? « Je te donnerai l'habit que je porte, » dit le duc.

L'habit était de velours et brodé de perles.

Ulenspiegel accepta et se rendit chez le curé qu'il connaissait d'ailleurs assez bien. Ce dernier l'invita à loger chez lui.

Trois jours après, Ulenspiegel se mit au lit et commença à se plaindre et à se dire malade. Ses plaintes augmentèrent bientôt tellement que le curé lui conseilla de se confesser. Ulenspiegel se montra très empressé à le faire ; le curé lui dit alors de se faire retour sur lui-même et de se repentir de ses nombreux péchés. Ulenspiegel commença l'énumération de ses péchés, puis finalement il s'arrêta et dit au curé qu'il lui en restait un à avouer, mais qu'il ne voulait pas le lui confesser, craignant de le mettre en colère, aussi pria-t-il le curé d'aller lui chercher un autre confesseur.

Le curé entendant cela et flairant un secret, fut pris d'un immense désir de le connaître, car les prêtres sont des gens excessivement curieux. « Cher Ulenspiegel, dit-il, le curé le plus proche demeure loin d'ici ; dans l'entre-temps tu pourrais mourir et

quelle responsabilité alors pour toi et pour moi ? Confesse-toi donc sans crainte ; je te remettrai tes péchés, quel qu'irritation qu'ils puissent me causer. D'ailleurs il m'est défendu de dévoiler les confessions ». « Hé bien, dit Ulenspiegel, je parlerai, car c'était moins la grandeur de mon péché que la crainte de vous irriter qui me chagrinait ». Ces mots aiguïsèrent la curiosité du curé. « Cher maître, continua Ulenspiegel, je sais que je vais vous affliger, mais je sais aussi que je vais bientôt passer de vie à trépas : J'ai couché avec votre servante » ! Combien de fois, interrogea anxieusement le prêtre. « Seulement cinq fois, » dit Ulenspiegel.

Le curé lui donna alors l'absolution, sortit de la chambre, appela sa servante et lui demanda si elle avait couché avec Ulenspiegel ? Elle répondit : « Non, il en a menti » : « C'est toi qui mens », répartit le curé. Et saisissant un bâton, il se mit à l'en frapper.

Ulenspiegel, lui, riait et se disait : « Mes affaires marchent bien ». Le lendemain il se leva et dit au curé : « Je suis tout à fait remis, faites-moi le compte de ce que je vous dois, car je dois partir ».

Le curé tout troublé de voir Ulenspiegel guéri contre toute attente, fit son compte et se réjouit d'en être débarrassé.

Mais Ulenspiegel lui dit alors : « Maître, pourquoi avez-vous dévoilé ma confession ? Je m'en vais de ce pas me plaindre à votre évêque d'Halberstadt ».

Ces paroles jetèrent le curé dans la plus grande consternation ; il se voyait déjà dépossédé de sa cure et réduit à la misère ; aussi, s'adressant à Ulenspiegel, lui promit-il vingt écus s'il voulait se taire.

Ulenspiegel répondit : « Je ne me tairais pas pour cent écus ». Le curé supplia alors, les larmes aux yeux, sa servante d'intercéder près d'Ulenspiegel et de demander ce qu'il demandait pour prix de son silence. Ulenspiegel, après de longues instances, con-

sentit enfin à céder, et demanda le cheval du curé. Le curé lui eut plutôt cédé tous ses meubles, tant il tenait à son cheval, mais la nécessité lui faisait une loi de livrer son cheval ; il le livra donc à Ulenspiegel.

Ulenspiegel l'enfourcha alors et se dirigea vers Wolfenbittel où il trouva le duc. Ce dernier lui donna l'habit, conformément à sa promesse ; puis il lui fit raconter comment il s'était procuré le cheval. Ulenspiegel le lui raconta et son récit fit rire extrêmement le duc qui lui fit présent d'un cheval.

Quant au curé, il se plaignait des coups dont le sort le frappait.

#### COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA AU SERVICE D'UN FORGERON ET COMMENT IL PORTA SES SOUFFLETS DANS LA COUR.

Ulenspiegel arriva ensuite à Rostock, dans le pays de Mecklembourg, et s'y engagea chez un forgeron en qualité d'apprenti. Celui-ci lui dit : « Emporte-moi ces soufflets et suis-moi ». Et il alla à la cour pour y satisfaire un besoin.

Ulenspiegel plaça les soufflets sur son épaule et suivit son maître. Arrivé dans la cour, il lui demanda : « Ou dois-je déposer ces soufflets ? » Le maître lui répondit : « Retourne à l'endroit d'où tu les as pris et replace-les y ». Ulenspiegel fit cela.

Le maître réfléchit alors à la façon dont il le ferait travailler. Il résolut d'éveiller pendant cinq jours ses ouvriers à minuit pour les faire travailler. Le compagnon d'Ulenspiegel lui dit : « Que pense notre maître de nous faire commencer le travail aussi tôt ; ce n'est pourtant pas son habitude ». Ulenspiegel alors s'adressa au maître et lui demanda la raison de ce travail matinal. Le maître lui répondit que les huit premiers jours il ne laissait pas reposer ses ouvriers plus d'une demi-nuit. Ulenspiegel ne répondit

rien ; quant à son compagnon il n'osait rien dire.

La nuit suivante, réveil à la même heure. Le compagnon d'Ulenspiegel alla directement se mettre au travail ; quant à Ulenspiegel il prit son lit et se l'attacha sur le dos, puis il descendit à l'atelier et se mit à battre du fer rouge. Les étincelles qui jaillissaient sous les coups de marteau volaient dans le lit qui risquait de s'enflammer. Le maître arriva alors et s'écria d'une voix irritée : « Hé bien, fou, qu'est-ce ? Pourquoi n'as-tu pas laissé le lit à sa place ? » Ulenspiegel répondit : « Maître ! ne vous fâchez pas ; mon habitude est de reposer une demi-nuit sur mon lit et faire reposer ce dernier une demi-nuit sur moi ».

Cette raison ne calma pas le maître qui lui ordonna de reporter le lit en haut. En outre il ajouta : « Et sors directement ensuite au plus vite de la maison ». Ulenspiegel suivit ponctuellement cet ordre ; il remit le lit à sa place, puis prit une échelle, monta sur le toit qu'il enfonça, et de là descendit dans la rue, et s'en alla.

Le maître avait entendu le tapage qu'il faisait ; il se précipita en haut, et vit le toit enfoncé. Pris d'une violente colère, il saisit une épée et voulut se mettre à la poursuite d'Ulenspiegel. Mais son ouvrier le saisit par le bras, et lui dit : « Il n'a pourtant fait que ce que vous lui avez commandé ».

Le maître se laissa calmer, il voyait d'ailleurs qu'il lui serait impossible d'attraper Ulenspiegel. Son ouvrier lui dit encore : « Il n'y aurait rien à gagner à le poursuivre. Que celui qu'a trompé Ulenspiegel en prenne son parti et se résigne ; c'est ce qu'il a de mieux à faire ».

**COMMENT ULENSPIEGEL FORGEA EN UN SEUL TOUS LES MARTEAUX, PINCES, ETC. D'UN FORGERON.**

On était alors en hiver. Il gelait ferme et le temps

était dur pour les malheureux qui ne trouvaient de l'ouvrage.

Quand Ulenspiegel n'eut plus d'argent, il songea à chercher un emploi. Dans le village où il se trouvait, habitait un forgeron. Quelle que fut sa répugnance pour ce métier, la faim et le froid le forcèrent bien à aller demander au forgeron de le prendre à son service. Tout d'abord le forgeron refusa à cause de la dureté du temps. Mais Ulenspiegel lui ayant dit qu'il accepterait toutes conditions et qu'il mangerait ce qu'on lui présenterait ; le forgeron, homme très-rusé d'ailleurs, consentit à le prendre comme ouvrier ; il se dit qu'il en ferait ce qu'il voudrait, sans qu'il lui coûtât quelque chose.

Le lendemain, dès la première heure du jour, il le fit travailler sans trêve ni repos jusqu'à midi. Alors il le conduisit dans la cour et lui montrant une glaisière, il lui dit qu'il pouvait assouvir sa faim. Quant à lui il rentra et se mit à faire un diner solide et plantureux. Ulenspiegel se dit alors : « Tu as fait beaucoup de méchancetés dans ta vie. On te paie aujourd'hui de la même monnaie. Mais quant au forgeron, il ne sera pas dit qu'il ne sera pas payé de sa méchanceté ».

Son diner achevé, le forgeron appela Ulenspiegel au travail. Ce dernier ne laissa rien remarquer, et travailla avec zèle jusqu'au soir. Le forgeron eut alors un peu de compassion pour lui ; il lui donna à manger et lui dit : « Demain tu commenceras à travailler de bonne heure ; tu forgeras ce que tu trouveras et tu enlèveras les têtes des clous ; la servante fera marcher le soufflet jusqu'à ce que je descende ». Ulenspiegel alla alors se coucher. Le lendemain il se leva de bonne heure et se dit : « Il va me payer maintenant le diner ». Et il prit marteaux, pinces, crochets, pelles, en un mot tous les outils du forgeron, les fit rougir au feu et les forgea en une seule masse.

Puis il prit les clous, et en enleva les têtes. Il forgea toutes les têtes ensemble ainsi que les pointes des clous, puis s'en alla.

Au même moment le forgeron descendait. On s'imagina sa colère quand il vit le travail d'Ulenspiegel. Il demanda à la servante où était Ulenspiegel. Celle-ci lui répondit qu'il était parti. « Si je savais où, s'écria le maître, je l'aurais bien vite attrapé et châtié ». « Il a dessiné quelque chose au-dessus de la porte avant de partir, ajouta la servante ». Le maître alla voir et vit un hibou sur un miroir avec la légende : « *Hic fui* ».

C'était l'habitude d'Ulenspiegel de marquer ainsi la trace de son passage partout où il avait accompli l'un ou l'autre exploit.

Le forgeron ne pouvant déchiffrer cette inscription et ce symbole, alla trouver le sacristain pour se le faire expliquer. Ce dernier dit : « Cela signifie qu'Ulenspiegel a été ici ». Puis il ajouta : « Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que ce coquin était chez vous ? » « Le savais-je moi-même ! » répondit le forgeron. « Ce n'est que maintenant que je vois à qui j'avais affaire ». Là-dessus, il effaça ce qu'Ulenspiegel avait dessiné et écrit, en disant : « Je ne veux pas avoir au dessus de ma porte les armes d'un fripon ».

Quant à Ulenspiegel il ne revint plus chez le forgeron.

**COMMENT ULENSPIEGEL DIT UNE VÉRITÉ A UN FORGERON, A SA FEMME, A SON DOMESTIQUE ET A SA SERVANTE, EN ÉCHANGE DE QUOI IL OBTINT D'AVOIR SON CHEVAL FERRÉ POUR RIEN.**

Quand, grâce à quelques filouteries, Ulenspiegel fut de nouveau bien dans ses draps, il acheta un cheval et se remit à parcourir le pays.

Sortant un jour de Wismar, il aperçut devant la porte d'une forge une femme fort jolie à côté de la-

quelle se tenait sa servante. Descendant de cheval, il entra à l'auberge d'en face et enleva la nuit les quatre fers de son cheval. Le lendemain il conduisit l'animal à la forge.

Là on reconnut Ulenspiegel, et tous les gens de la maison accoururent pour voir cet homme dont on parlait tant. Ulenspiegel demanda alors au forgeron s'il voulait ferrer son cheval. Celui-ci, tout fier de voir un homme comme Ulenspiegel lui adresser la parole, répondit affirmativement, et lui dit qu'il mettrait un fer pour rien à son cheval s'il voulait lui dire une vérité. Ulenspiegel lui dit : « Avec du fer, du charbon et du vent, vous avez tout ce qui est nécessaire pour forger ». « Cela est vrai », répondit le forgeron, et il donna un fer que son domestique attachait à l'un des pieds du cheval.

Le domestique demanda alors de lui dire aussi une vérité, promettant en échange le second fer. Ulenspiegel lui dit : « Un forgeron et son domestique qui s'entendent au travail ne doivent jamais se ralentir ». « Cela est vrai », dit le domestique, et il donna un second fer qu'il mit également à l'un des pieds du cheval.

La femme et la servante firent ensuite la même demande et la même promesse à Ulenspiegel. Ulenspiegel dit d'abord à la femme : « Les femmes qui se tiennent beaucoup devant leur porte sont toujours fort portées pour le sexe fort ». « Cela est vrai », dit la femme, et elle donna le troisième fer.

Ulenspiegel dit ensuite à la servante : « Ma fille, quand on te sert de la mauvaise viande, tu n'en manges point et tu ne te fais par conséquent pas mal à l'estomac ». La fille répondit : « Oh ! que cela est vrai ! » Et elle donna le quatrième fer.

Ce dernier étant mis, Ulenspiegel monta à cheval et prit congé du forgeron.

COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA CHEZ UN CORDONNIER ET COMMENT IL LUI COUPA SON CUIR.

Ulenpiegel entra ensuite au service d'un cordonnier qui préférerait de beaucoup la promenade au travail. Ce dernier lui dit que son cuir devrait être coupé en grandes et petites pièces, de même que le troupeau du père était composé de grandes et de petites bêtes ; puis il sortit.

Ulenpiegel se mit alors à couper le cuir en forme de bœufs, de veaux, de moutons, de boucs ; puis il attendit son maître.

Ce dernier revint et apercevant la façon dont Ulenpiegel avait coupé son cuir, il se fâcha violemment et demanda à Ulenpiegel pourquoi il avait ainsi gâté son cuir. « Mais j'ai fait ce que vous m'avez dit », répondit-il. Le maître dit : « J'ai voulu te dire qu'il fallait couper le cuir en grands et petits morceaux parce que les pieds diffèrent de grandeur entre eux comme les bêtes d'un troupeau ». « Il fallait me le dire et je l'aurais fait », dit Ulenpiegel.

Le maître lui pardonna ensuite sa faute sur la promesse qu'Ulenpiegel fit de faire dans la suite tout ce que son maître lui ordonnerait. Ce dernier dit aussi qu'il s'exprimerait clairement dans ses ordres. Le maître coupa alors des semelles, grandes et petites, et dit à Ulenpiegel de lui coudre de grands et petits souliers, les uns après les autres ; puis il sortit croyant que cette fois-ci son ordre serait exécuté comme il l'avait donné.

Ulenpiegel ne trompa pas sa croyance ; il prit les souliers et se mit à les coudre, un grand et un petit ensemble.

Il était bien occupé à cela quand le maître rentra en cachette et vit Ulenpiegel cousant un grand soulier à un petit soulier. « Tu es en vérité un serviteur obéissant ponctuellement à ce qu'on lui dit », s'écria-

t-il. Ulenpiegel lui répondit : « Celui qui fait exactement ce qu'on lui dit, n'est jamais battu. » « Mais, continua le maître, mes paroles étaient bien ce que tu fais, mais ma pensée était celle-ci : fais et achève un grand soulier ; ensuite fais-en un petit et ainsi de suite » et il se fâcha. Prenant alors du cuir, il le donna à Ulenpiegel en disant : « Coupe-moi ce cuir d'après une forme », et il sortit sans réfléchir davantage à un nouveau coup que pourrait faire Ulenpiegel.

Ce ne fut que plus tard qu'il y songea ; il rentra précipitamment chez lui et vit Ulenpiegel coupant le cuir d'après une toute petite forme ; il s'écria : « Comment veux-tu faire de grands et de petits souliers en les coupant tous d'après une forme unique et de plus d'après la plus petite ». « Si ce n'est que cela, dit Ulenpiegel, j'y remédierai facilement ». « Et comment cela, demanda le maître ? Crois-tu par hasard pouvoir faire des grandes semelles hors des petites » ? « Je n'ai pourtant fait que ce que vous m'avez ordonné, dit Ulenpiegel ; vous m'avez dit de couper le cuir d'après une forme ». Oui, « mais d'après une forme de chaque espèce, d'après une grande et une petite », répondit le maître. Et il voulut exiger qu'Ulenpiegel lui payât le cuir qu'il avait gâté. Mais Ulenpiegel répondit : « Le tanneur pourra vous en fournir », et il sortit en disant : « Adieu, car je ne reviens plus où je suis une fois allé » !

COMMENT ULENSPIEGEL FIT DE LA SOUPE A UN PAYSAN ET COMMENT IL REMPLAÇA LE BEURRE PAR DE L'HUILE DE POISSON.

Après cette dernière aventure, ce fut de nouveau chez un cordonnier que s'engagea Ulenpiegel.

Il arriva que le cordonnier se rendit le premier jour qu'Ulenpiegel était chez lui au marché où il acheta du bois à un paysan. Outre le prix, on convint que

le paysan mangerait la soupe ; aussi le cordonnier conduisit-il ce dernier chez lui pour la lui faire servir. Comme sa femme et sa servante étaient absentes et que lui-même devait aller de nouveau au marché, il ordonna à Ulenspiegel, alors en train de coudre, de prendre ce qu'il y avait et de faire la soupe du paysan. Ulenspiegel se mit à la faire, mais dans sa précipitation il ne put trouver le beurre ; il le remplaça par de l'huile de poisson qu'il trouva dans un pot. La soupe cuite, il la servit au paysan ; ce dernier s'aperçut bien qu'elle sentait mauvais, mais ayant faim, il la mangea tout de même.

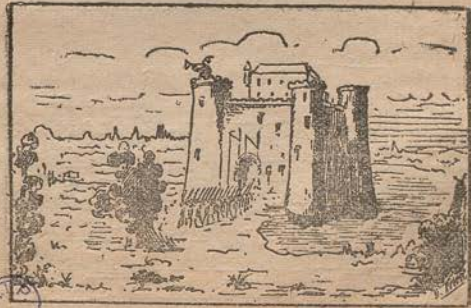
Le cordonnier rentra là-dessus et lui demanda comment il trouvait la soupe ? — « Absolument comme de nouveaux souliers », répondit le paysan, et il sortit.

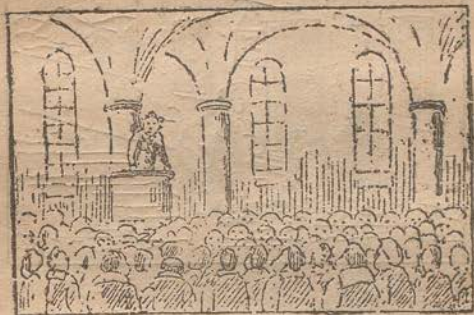
Le cordonnier demanda alors en riant à Ulenspiegel avec quoi il avait apprêté la soupe ? « Avec ce que j'ai trouvé dit Ulenspiegel, comme vous me l'avez dit ». « C'était toujours assez bon pour un paysan », répondit le cordonnier.

COMMENT UN CORDONNIER LARDA LES BOTTES D'ULENSPIEGEL ET COMMENT CELUI-CI LUI APPRIT LA CIRCONSPÉCTION A SES DÉPENS.

Il y avait à Brunswick, sur le marché au charbon, un cordonnier appelé Christophe. Ulenspiegel alla chez lui pour faire graisser ses bottes et lui dit : « Maître, voulez-vous me larder mes bottes de façon à me les rapporter lundi » ? « Oui, répondit le cordonnier.

Quand Ulenspiegel fut sorti, le domestique du cordonnier dit à celui-ci : « Maître, c'est Ulenspiegel qui vient de sortir ; faites attention à lui. Il nous a dit de larder ses bottes, mais c'est graisser qu'il a voulu dire. Aussi pour lui faire un tour, nous les lui larderons comme on larde un rôti ». « En effet, dit le maître. Nous ferons ce qu'il nous a ordonné ».







Ulen Spiegel arriva le lendemain et demanda si ses bottes étaient prêtes. « Oui, les voilà, dit le cordonnier en les montrant appendues à la muraille ». « Que vous êtes un homme innocent et simple, dit Ulen Spiegel en riant ! Vous avez fait ce que je vous ai ordonné. Que dois-je vous payer ? » « Un gros », répondit le cordonnier. Ulen Spiegel paya et sortit.

Le cordonnier et son ouvrier se mirent alors à rire aux éclats. « Quel bon tour nous lui avons joué », s'écrièrent-ils !

Leur joie fut de courte durée ; car tout-à-coup ils virent la tête et les épaules d'Ulen Spiegel apparaître au travers de la fenêtre dont les carreaux étaient de papier huilé : « Maître, demanda Ulen Spiegel, quel lard est-ce que vous avez employé pour mes bottines ; de truie ou de verrat ? » Le cordonnier stupéfait ne reconnut pas tout d'abord Ulen Spiegel. Quand il l'eut reconnu, il s'écria, plein de colère de voir sa fenêtre arrangée de la sorte : « Brigand, vas-tu te retirer. Attends que je te cingle le visage ! » Ulen Spiegel dit : « Cher maître, ne vous fachez pas, veuillez simplement répondre à ma question ; est-ce du lard de truie ou de verrat que vous avez employé pour larder mes bottes ». Cette question irrita encore davantage le cordonnier, surtout qu'il voyait le trou s'agrandir : « Puisque vous ne voulez point me répondre et me dire quelle graisse c'est, dit alors Ulen Spiegel, je me vois forcé de m'en aller et d'aller le demander ailleurs ».

Qui fut fâché ? Ce fut bien le cordonnier qui dit à son ouvrier : « Toi qui m'a donné un si bon conseil hier donne m'en donc un maintenant pour réparer ma vitrine. J'ai souvent entendu dire que qui a affaire à un vaurien doit tâcher de le voir partir au plus tôt, c'est ce que j'aurais dû faire ».

L'ouvrier quitta son maître qui avait appris la circonspection à ses propres dépens.

**COMMENT ULENSPIEGEL VENDIT A WISMAR A UN CORDONNIER DES EXCRÉMENTS GELÉS POUR DU GRAS.**

Ulen Spiegel causa un jour à Wismar un grand préjudice à un cordonnier en lui gâtant beaucoup de cuir, ce dont le pauvre diable fut fort triste.

Or un jour qu'Ulen Spiegel repassait par Wismar, il alla trouver ce cordonnier et lui dit qu'il avait une grande quantité de gras pour cuir et qu'il voulait lui réparer indirectement le dommage qu'il lui avait causé en le lui vendant très bon marché. Le cordonnier accepta et dit : « Tu as raison de me proposer ce marché car tu m'as réduit à la misère ».

On était justement en hiver, époque où l'on vide les commodités. Ulen Spiegel s'adressant à un vidangeur lui demanda de remplir douze tonnes de matière fécale, qu'on jetait à la rivière. Le vidangeur le fit, remplit douze tonnes à quatre doigts près et laissa congeler le tout. Quand ce fut gelé, Ulen Spiegel mit au-dessus du véritable gras et fit porter les tonnes à son auberge. Puis il fit appeler le cordonnier qui trouva la marchandise bonne et bon marché. On tomba vite d'accord sur le prix qui fut fixé à quarante-deux écus, dont le cordonnier devait payer la moitié comptant, le reste dans un an.

Une fois payé, Ulen Spiegel partit au plus vite. Le cordonnier, tout joyeux de sa bonne affaire, rentra chez lui et gratifia ses ouvriers d'un bon repas, selon l'usage.

Cependant la matière fécale, placée près du feu, se mit à dégeler et à remplir la pièce d'une odeur fort mauvaise sur la nature de laquelle on ne se trompait pas. En effet, les ouvriers se disaient l'un à l'autre : « Tu as fait dans les culottes. Tu as marché dans la crotte ; ça pue ici ». Cependant ils ne trouvaient rien.

Le repas fini, ils retournèrent à leur ouvrage et se mirent à graisser le cuir. Mais plus ils pénétraient

dans les touneaux, plus l'odeur devenait plus forte. A la fin ils découvrirent le mauvais tour.

Le maître et les ouvriers se précipitèrent alors à la poursuite d'Ulen Spiegel ; mais ce fut en vain. Le cordonnier fit emporter les tonnes par les vidangeurs et resta fort longtemps à oublier cette seconde méchanceté d'Ulen Spiegel.

**COMMENT ULENSPIEGEL DEVINT GARÇON BRASSEUR A EINBECK ET COMMENT IL REMPLAÇA LE HOUBLON PAR UN CHIEN.**

Un jour, Ulen Spiegel arriva à Einbeck où il s'engagea chez un brasseur. Il arriva que le brasseur devant se rendre à une noce, ordonna à Ulen Spiegel de brasser avec la servante. Il lui ordonna de prendre surtout soin à ce que le houblon fut bien cuit pour que la bière eut un goût fort. Puis il sortit.

Ulen Spiegel se mit alors à l'ouvrage. La servante connaissant mieux que lui l'affaire lui montrait ce qu'il devait faire. Quand arriva le moment où il fallait cuire le houblon, la servante lui dit : « Je voudrais bien aller un peu voir danser ; tu peux d'ailleurs facilement cuire le houblon tout seul ». Ulen Spiegel lui répondit oui, se disant que seul il n'en accomplirait que mieux sa volonté.

Le brasseur avait un fort beau, chien appelé houblon. Quand l'eau fut bien bouillante Ulen Spiegel y jeta le chien et l'y fit entièrement cuire de sorte que sa peau et ses poils se détachaient de son corps. Ulen Spiegel vit alors la servante qui revenait l'aider. Il saisit une corbeille à houblon et la plaça devant lui. La servante entra alors et lui demanda : « As-tu mis cuire le houblon, je ne sens rien avec ma pelle ». Ulen Spiegel répondit : « Tu le trouveras au fond ». La servante ramena alors la carcasse avec sa pelle : « Le brigand boira la bière », s'écria-t-elle !

Le brasseur rentra sur ses entrailles. Il était soulé

et dit : « Que faites-vous, mes chers enfants » ? La servante répondit . « Je ne sais pas ce que nous faisons ; toujours est-il qu'ayant quitté la maison une demi-heure pour aller danser, le domestique en a profité pour mettre bouillir le chien. Voilà sa carcasse » .

Ulenspiegel dit alors : « Vous m'avez dit que quand un serviteur obéissait à son maître, ce dernier était toujours content ; Adieu » ! Et il partit.

COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA CHEZ UN TAILLEUR ET COMMENT IL TRAVAILLA SOUS UNE CUVE, FIT UN LOUP ET AJUSTA DES MANCHES.

Quand Ulenspiegel arriva à Berne, il s'y engagea chez un tailleur. Ce dernier lui dit : « Camarade, tu dois coudre étroit et bien, de telle sorte qu'on ne voie rien ». Ulenspiegel répondit : « oui » ; descendit de sa table avec habit, fil et aiguille et alla se glisser sous une cuve. Le tailleur apercevant ce manège, se leva tout étonné et lui demanda : « Que veux-tu donc faire là ; quelle drôle de façon de travailler est-ce » ? Ulenspiegel répondit : « Maître, vous m'avez dit de travailler de façon à ce qu'on ne vit rien ; c'est ce que je fais ». Le tailleur reprit : « Cher camarade, lève-toi, et couds de façon à ce que chacun le voie » .

Cela dura ainsi trois jours sans qu'Ulenspiegel fit une frasque ou l'autre. Le soir du troisième jour, le maître se sentant fatigué, donna à Ulenspiegel un habit à moitié cousu, en lui disant : « Fais le loup, puis vas coucher » .

Ulenspiegel prit l'habit et le découpa en forme de loup, puis alla également coucher. Le matin en se levant le maître trouva ce loup dans la boutique sur la table. Il appela Ulenspiegel et lui demanda tout fâché ce qu'il avait fait ? « Mais ce que vous m'avez ordonné », répondit Ulenspiegel. « Ce n'est pas d'un

tel loup que je parlais », dit le tailleur, « j'appelle un loup l'habit gris d'un paysan » .

Ulenspiegel répondit : « Cher maître, je ne savais point cela, croyez-le. Si je l'avais su, je l'aurais fait, et avec plus de plaisir que le loup » .

Le maître se calma alors. Quatre jours après, le maître se sentant de nouveau fatigué et trouvant qu'il était encore trop tôt pour que le domestique allât coucher, il lui donna un habit auquel les manches manquaient et lui dit en les lui tendant : « Ajuste les manches, puis vas coucher » .

Ulenspiegel répondit oui. Une fois son maître monté, il fixa les manches à un crochet, ajouta deux bougies et se mit à viser et à ajuster les manches jusqu'au matin, moment auquel son maître entra dans l'atelier. Sa présence n'effraya nullement Ulenspiegel qui continua son manège. Le tailleur s'adressant alors à Ulenspiegel lui dit : « Quelle bouffonnerie fais-tu donc là » ? Ulenspiegel répondit sérieusement. « Ce n'est pas une bouffonnerie du tout. Soyez-en sûr, je n'irais pas ajuster et viser toute une nuit pour le plaisir de faire des bouffonneries. Vous auriez mieux fait de me dire d'aller me coucher au lieu de me commander d'ajuster des manches ; je savais d'avance que c'était du temps perdu à le faire ». Le tailleur dit : « Est-ce ma faute si tu comprends de cette façon. Ma pensée était tout autre ». Ulenspiegel dit alors : « Merci, patron, de ce que vous dites autre chose que ce que vous pensez. Si vous vous étiez bien exprimé, j'aurais pu au moins dormir cette nuit après avoir cousu les manches. Maintenant que je suis fatigué, je m'en vais coucher ». « Non, non ; pas ainsi, reprit le maître, je ne veux pas de dormeurs ici, ni d'hommes inutiles » .

Il se mit à se disputer là dessus, le tailleur voulant lui faire payer les deux bougies et Ulenspiegel refusant. Entre-temps ce dernier saisit ses effets et, se

précipitant au dehors, prit la fuite, laissant là le tailleur.

COMMENT ULENSPIEGEL FIT TOMBER DE LEUR BOUTIQUE TROIS OUVRIERS CORDONNIERS ET COMMENT IL LEUR PERSUADA QUE C'ÉTAIT LE VENT.

Ulen Spiegel arriva ensuite à Bamberg et il y demeura bien quatorze jours. Il logeait près du marché. Près de son auberge se trouvait une échoppe de cordonnier sur laquelle travaillaient trois ouvriers. Quand Ulen Spiegel passait devant eux, ils se moquaient de lui et lui lançaient de la poix. Ulen Spiegel ne disait rien, mais attendait une occasion favorable de les punir. Cela arriva bientôt. Une nuit, la veille du marché, il se mit à scier les poteaux soutenant l'échoppe de telle façon qu'ils ne tenaient plus que par quelques fibres. Le lendemain les ouvriers se placèrent sur l'échoppe et se mirent à travailler.

Ils étaient bien occupés à le faire quand le porcher se mit à sonner de sa trompe pour annoncer à chacun qu'il est à sortir ses cochons pour le marché. Le cordonnier avait aussi des cochons à vendre.

Ces derniers en sortant se mirent à se frotter aux poteaux qui cédèrent et par suite précipitèrent les trois ouvriers sur le sol. Ulen Spiegel qui était aux aguets se mit alors à crier : « Voyez, le vent qui renverse trois ouvriers cordonniers ».

Il criait si haut que tout le marché l'entendait. Les gens accoururent et se mirent à se moquer d'eux. Quant aux ouvriers ils étaient tout rouges de honte et ne savaient point qui les avait précipités ainsi sur le sol. A la fin, voyant Ulen Spiegel dont le rire était particulièrement narquois, ils devinèrent que c'était lui et ils n'osèrent plus rien lui faire.

COMMENT ULENSPIEGEL RÉUNIT LES TAILLEURS DE TOUS LES PAYS ALLEMANDS POUR LEUR APPRENDRE UN ART QUI PROFITERAIT A EUX ET A LEURS PETITS-ENFANTS.

Un jour Ulen Spiegel réunit en assemblée à Rostock les tailleurs des villes vendois, ceux du Holstein, de la Poméranie, de Stettin, de Mecklembourg, de Lübeck, de Hambourg et de Wismar, et cela par une grande lettre où il leur parlait de l'intérêt qu'il portait à leur métier, et leur promettait de leur enseigner un art dont ils profiteraient, eux et leurs petits-fils.

Les tailleurs arrivèrent en si grand nombre que les habitants de l'endroit se demandèrent ce qu'il y avait pour que tant de tailleurs se réunissent dans leur ville.

Ulen Spiegel, lui, les voyant si nombreux, se réjouissait.

Les tailleurs vinrent le trouver et lui demandèrent de leur dévoiler cet art dont il parlait dans ses lettres, lui promettant un beau présent. Ulen Spiegel répondit qu'il allait le faire et les fit venir dans une prairie pour que tous pussent l'entendre. Près de cette prairie se trouvait une maison, Ulen Spiegel se mit à l'une des fenêtres de cette maison et commença : « Honorables hommes de l'état de tailleur, dit-il, vous devez remarquer et comprendre que quand vous avez des ciseaux, une mesure, du fil, un dé, une aiguille, vous avez tout ce qu'il faut pour exercer votre état. Mais ce n'est encore rien si vous ne savez la manière de vous servir de ces instruments. Ce grand art des'en servir, je vais vous l'apprendre. D'abord, vous devez savoir que vous devez faire un nœud à l'un des bouts du fil, sinon vous perdez votre temps à coudre ». Les tailleurs entendant cela, se mirent à se regarder l'un l'autre. « Mais nous savons cela », disaient-ils ; et ils demandèrent à Ulen Spiegel si c'était tout, et si c'était

pour leur dire cela qu'il leur avait fait faire le voyage de chez eux à Rostock. Ulenspiegel leur répondit : « Le monde ne songe plus à ce qui a eu lieu il y a mille et mille ans ; et vous autres, au lieu de me remercier de vous l'apprendre, vous vous irritez contre moi. Ingrats, retournez à l'endroit d'où vous êtes venus ».

Les tailleurs, surtout ceux qui étaient venus de loin, se fâchèrent fort. Cependant après quelques réflexions ils se dirent : « Mais après tout, pourquoi venir. Nous savions bien quel gaillard c'était qu'Ulenspiegel. »

#### COMMENT ULENSPIEGEL BATTIT DE LA LAINE UN JOUR CONSCRÉ ET ASSEZ HAUT.

Quand Ulenspiegel arriva à Stendal, il se présenta chez un fabricant de drap en se faisant passer pour ouvrier tisserand. Le fabricant en l'engageant lui dit : « Garçon, vous, ouvriers, avez l'habitude de fêter le lundi. Moi, je n'admets point cela et je veux que mes ouvriers travaillent la semaine entière. Ulenspiegel répondit : « Maître, ça me va très bien ».

Le lendemain lundi, Ulenspiegel se mit à l'ouvrage et travailla assidûment toute la journée. De même, le lendemain mardi. Cette assiduité plaisait fort au fabricant qui croyait avoir mis la main sur un ouvrier modèle.

Le mercredi était un jour de fête que toute la ville célébrait ; personne n'osait travailler ce jour-là. Ulenspiegel fit semblant de ne point le savoir, il se leva de bonne heure, se mit au travail et battit la laine de façon à ce que toute la rue l'entendit.

Son maître l'entendit également, aussi se précipita-t-il hors de son lit, près d'Ulenspiegel et lui dit : « Cesse, cesse ; c'est aujourd'hui jour de fête ». Ulenspiegel lui répondit : « Cher maître, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez que vos ouvriers travail-

lassent toute la semaine ». Le tisserand reprit : « Cher serviteur, je ne t'ai pas entendu ainsi, aussi cesse de frapper ; je te paierai comme si tu avais travaillé ». Cela contenta Ulenspiegel.

Le lendemain le tisserand examina le travail d'Ulenspiegel et lui dit qu'il devait battre la laine plus haut. C'est ce que fit Ulenspiegel le lendemain ; il monta dans le grenier et se mit à y battre la laine. Le tisserand entendant battre la laine au grenier, se leva et alla demander à Ulenspiegel pourquoi il ne battait plus la laine dans l'atelier. « C'est pour battre plus haut, comme vous me l'avez ordonné », répondit Ulenspiegel. Le maître lui dit alors : « Si tu allais sur le toit, tu serais encore plus haut », et tournant le dos à Ulenspiegel, il se rendit à l'église.

Ulenspiegel n'était pas un homme paresseux ; il n'hésita pas à monter sur le toit pour battre la laine encore plus haut ; et en effet il la battait si haut, qu'elle volait de tous côtés dans le ciel.

De la rue, le maître aperçoit cela, il s'élança avec précipitation chez lui, monte et crie : « Que fais-tu, cesse ; depuis quand donc bat-on la laine sur le toit » ! Ulenspiegel répondit : « Que m'avez-vous donc dit alors. Vous m'avez bien dit, n'est-ce pas, que je serais encore mieux sur le toit qu'au grenier pour battre haut la laine ». « Si tu veux battre sérieusement de la laine, bats-la sérieusement, dit alors le maître ; mais si tu veux faire le fou, fais-le ailleurs qu'ici. Maintenant descends et va-t'en chier où tu veux imbécile ».

Ulenspiegel descendit, et arrivé en bas il fit au beau milieu de la salle à manger ce que son maître lui avait dit de faire en manière d'injure. Cela exaspéra tout-à-fait le tisserand ; il courut à la grange, y chercher une bûche pour en frapper Ulenspiegel ; mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps, il s'échappa en disant : « Je fais tout mon possible pour exécuter

fidèlement les ordres qu'on me donne et cependant je ne reçois qu'injures et l'on veut me battre par dessus le marché. Les gens sont bien ingrats » !

COMMENT ULENSPIEGEL FIT A BERLIN DES LOUPS AU LIEU DE PEaux DE LOUP.

Il y avait à Berlin un pelletier très-habile dans son métier. Il était assez riche et sa boutique était fort renommée, il travaillait pour les princes, les chevaliers et les gens éminents du pays.

Cette année il arriva que les princes du pays organisèrent un tournoi auquel ils invitèrent toute la noblesse ; comme c'était en hiver, le pelletier reçut de nombreuses commandes de peaux de loup de ceux qui allaient concourir.

Ulen Spiegel eut connaissance de cela ; il se rendit chez le pelletier et lui demanda de l'ouvrage. Ce dernier lui demanda s'il savait faire les loups ? Ulen Spiegel répondit oui. « Tu viens alors juste à point, dit le pelletier, approche, que nous nous entendions quant au salaire ». Ulen Spiegel dit : « Oui, Maître, je vois que vous êtes un homme sensé ; j'espère que vous reconnaîtrez de même quel homme je suis quand vous aurez vu mon travail. Seulement je vous dirai que je dois travailler seul, loin de tout compagnon, et cela pour que je puisse faire mon ouvrage à ma volonté sans être troublé ni dérangé par rien. »

Le pelletier donna alors à Ulen Spiegel une petite salle à part et lui fit apporter quelques peaux de loup dont il devait faire des fourrures, puis il sortit après avoir donné à Ulen Spiegel la mesure pour quelques peaux, grandes et petites.

Ulen Spiegel prit les peaux de loup et les coupa toutes en forme de loup ; puis il les remplit de foin et les fit tenir sur leurs pattes au moyen de bâtons. Il appela alors le pelletier : « Maître, dit-il, vos loups sont prêts, avez-vous encore quelque chose à me

faire faire » ? Le pelletier entendant Ulen Spiegel lui crier qu'il avait fini, quitta son magasin pour voir ce qu'il avait fait. A la vue des loups, il entra dans une violente colère : « Qu'as-tu là fait, imbécile ! dit-il. Mais tu me paieras le dommage ; attends, je vais te faire arrêter et punir ». Ulen Spiegel lui répondit : « Maître, est-ce là mon salaire. J'ai fait selon votre volonté : vous m'avez ordonné de faire des loups. Si vous m'aviez dit : Fais des peaux de loup, alors ce serait des peaux de loup que j'aurais fait. On doit toujours clairement s'expliquer envers un étranger. Si j'avais pu deviner quels remerciements je recevrais chez vous, soyez-en sûr, je ne me les serais pas attirés en m'engageant ici ». Ulen Spiegel sortit alors. Il quitta Berlin et se dirigea vers Leipzig.

COMMENT ULENSPIEGEL DORMIT A LEIPZIG DANS LES FOURRURES SÈCHES ET MOUILLÉES D'UN PELLETIER, SELON L'ORDRE DE CELUI-CI.

Arrivé à Leipzig, Ulen Spiegel s'engagea encore chez un pelletier. Le maître le mit au travail, mais Ulen Spiegel, pas habitué à l'odeur des peaux, disait : « Pfoui, ces fourrures puent bien, quoiqu'elles soient blanches comme de la craie ». « Cher compagnon, dit alors le maître, il me semble que tu n'es pas habitué au métier, car si tu y avais déjà couché quatre nuits, tu ne t'en plaindrais plus ».

Le soir, le pelletier et sa femme montèrent se coucher ; Ulen Spiegel prit alors toutes les fourrures qu'il rencontra, celles prêtes à être vendues, comme celles encore mouillées et sales, les porta toutes ensemble au grenier, se glissa au milieu du tas et s'endormit.

Le lendemain le maître, en s'éveillant, ne trouva plus aucune peau. S'imaginant qu'elles avaient été volées la nuit, il s'élança au grenier pour appeler Ulen Spiegel et lui demander s'il ne savait pas ce qu'étaient devenues les peaux. Il ne trouva pas Ulen-

piegel, mais en revanche il vit toutes les peaux amoncelées sens dessus dessous; les humides mêlées aux sèches. Cette vue le remplit d'un profond chagrin, et, il sentit les larmes lui monter aux yeux. D'une voix pleurante il appela sa femme et sa servante. Ulenspiegel s'éveilla alors, il sortit des peaux et dit : « Cher maître, qu'avez-vous pour être si triste ? » — « Comment c'est toi qui as fait cela, dit le pelletier, c'est toi qui as gâté mes peaux » ! Ulenspiegel sans se déconcerter, lui répondit : « Comment, vous vous fâchez, cher maître ? Je n'ai pourtant encore couché qu'une nuit là-dedans, alors que vous me disiez hier qu'il me fallait y coucher quatre nuits pour être habitué au métier ». Le pelletier lui répondit : « Tu mens comme un coquin ! Je ne t'ai pas ordonné de porter les peaux au grenier et de coucher là-dedans ». Il saisit alors un bâton et voulut en frapper Ulenspiegel, mais ce dernier enfila l'escalier et se mit à fuir avec rapidité. Il allait sortir de la maison quand il rencontra la femme et la servante qui voulurent l'arrêter. Mais il leur cria d'une voix forte : « Laissez-moi vite aller chercher un barbier pour mon maître qui s'est cassé la jambe ». Le pelletier arriva alors comme une bombe et renversa sa femme et sa servante, lui-même tomba à terre. Quand ils se releverent, Ulenspiegel était disparu.

**COMMENT ULENSPIEGEL VENDIT A LEIPZIG UN CHAT POUR UN LIÈVRE A UN PELLETTIER.**

Ulenspiegel ne songeait jamais qu'à des méchantetés. Il en fit encore une à Leipzig aux pelletiers qui célébraient le mardi gras, la fête de leur corporation. Ulenspiegel savait qu'ils eussent volontiers mangé du gibier, aussi se dit-il : « Le pelletier de Berlin ne t'a pas payé, ce sera donc ceux de Leipzig qui te paieront ». Là-dessus il rentra dans son auberge où il avait remarqué un magnifique chat appar-

tenant à l'hôtesse. Il le prit adroitement, demanda au cuisinier une peau de lièvre dans laquelle il cousit le chat; puis, se mettant des habits de paysan, il se dirigea vers la grande place. Voyant alors un pelletier passer, il l'aborda et lui demanda s'il ne voulait pas lui acheter un lièvre. Le pelletier accepta et l'on tomba d'accord sur le prix. Le pelletier emporta alors le lièvre dans le sac où il se trouvait et le porta au lieu de leur banquet. Là il commença à se vanter d'avoir acheté un beau lièvre vivant, puis ouvrant le sac, il le laissa s'enfuir dans le jardin où se trouvaient des chiens de chasse. Ces derniers s'élançèrent derrière le lièvre, mais tout d'un coup, à la grande stupéfaction des assistants, ce dernier s'élança sur un arbre et fit entendre des « miau » qui ne laissaient aucun doute sur son espèce. « Nous sommes volés, s'écrièrent alors les pelletiers, et en effet ».

**COMMENT ULENSPIEGEL FIT CUIRE LE CUIR D'UN TANNEUR AVEC SES CHAISES ET SES BANCS.**

Après avoir quitté Leipzig, Ulenspiegel arriva à Brunswick. On était en hiver et se dit : « Je vais m'engager chez ce tanneur dont je vois là la maison pour y passer l'hiver ».

Ulenspiegel travaillait déjà depuis quelques jours chez le tanneur, quand celui-ci lui dit : « Je dois aujourd'hui aller à un festin, tu cuiras du cuir plein la marmite ». « Avec quoi ? » demanda Ulenspiegel. « Est-il besoin de le demander », dit le tanneur. « S'il n'y avait plus de bois, sers-toi des bancs et des tables qui sont ici ». « Oui, répondit Ulenspiegel ». Le tanneur en disant cela savait bien qu'il restait assez de bois pour la cuisson. Le maître parti, Ulenspiegel commença à cuire le cuir de telle façon qu'il formait une espèce de bouillie. Pour cela il dut employer beaucoup de bois. Puis, quand il n'y eut plus rien, il prit les tables et les chaises qui étaient dans la

maison et s'en servit pour alimenter le feu. Ce beau fait accompli, il sortit tout tranquillement et s'en alla.

Le tanneur but toute la nuit à son festin. Le lendemain il voulut voir comment le cuir avait été cuit ; il se rendit en conséquence à la tannerie. Quelle ne fut sa colère en voyant le cuir formant une sorte de pâte et on ne trouvait plus ni chaises, ni bancs. Il se dirigea tristement vers la chambre de sa femme et lui dit : « Femme, les choses se sont mal passées. Je parie que notre nouveau domestique était Ulenspiegel, car il fait tout comme on le lui ordonne ; il a gâté tout notre cuir et brûlé tous nos bancs et chaises. La femme se mit à pleurer et dit : « Cours derrière lui et arrête-le ». « Non pas, dit le tanneur, je désire ne plus le revoir de ma vie ».

COMMENT ULENSPIEGEL TROMPA A LUBECK UN MARCHAND DE VIN EN LUI DONNANT UN TONNELET D'EAU POUR UN TONNELET DE VIN.

Arrivé à Lübeck, Ulenspiegel se mit sur ses gardes et s'observa fort, car la justice était très-sévère ici. Il y avait dans la ville un marchand de vin, très-fier et très-hautain, qui s'imaginait qu'il n'y avait personne d'aussi malin que lui sur terre et qui le proclamait hautement ; aussi les bourgeois de la ville ne savaient-ils pas le souffrir.

Quand Ulenspiegel connut l'orgueil de cet homme, il ne put s'empêcher de songer à lui jouer un tour, bien qu'il se fut promis de ne rien faire à Lübeck.

Il prit deux brocs de même grandeur et forme, en remplit une d'eau et la cacha sous son ample manteau ; puis il se rendit chez le marchand de vin et se fit remplir l'autre de vin. Puis profitant d'un moment où le marchand de vin détournait l'œil, il changea adroitement les brocs. Il demanda alors au marchand le prix du vin qu'il lui avait mesuré :

« Quarante pfennings », répondit-il. « C'est trop cher, dit Ulenspiegel, puis-je l'avoir pour vingt-quatre pfennings ? Le marchand se fâcha et dit : « Est-ce à toi à fixer la valeur de mon vin ? Allons, si tu ne veux pas le payer son prix, ne viens pas me faire verser inutilement ». Et prenant le broc, il reversa le vin dans le tonneau en disant : « Il faut être fou pour faire mesurer du vin quand on ne peut pas le payer ».

Ulenspiegel reprit son broc et sortit en disant : « Je vois bien que tu es une bête. Il n'est homme, malin, fut-ce un marchand de vin, qui ne soit trompé par un fou ».

COMMENT L'ON VOULUT PENDRE ULENSPIEGEL A LUBECK ET COMMENT IL SE TIRA D'AFFAIRE.

Une fois Ulenspiegel sorti de la boutique, le marchand de vin réfléchit aux derniers mots qu'il venait de prononcer. Il appela un archer et tous deux se mirent à la poursuite d'Ulenspiegel qu'ils atteignirent bientôt. L'archer le saisit et trouve les deux brocs, l'un vide, l'autre rempli de vin. On l'arrêta donc comme voleur et on le conduisit en prison.

Cela fut bientôt connu en ville. Les uns disaient que ce n'était qu'une farce et que le marchand de vin aurait dû mieux faire attention ; qu'il méritait cela, surtout qu'il se vantait que personne ne pouvait le voler ; c'était, disaient-ils, une punition de son arrogance. D'autres, surtout, ceux qui avaient eu à se plaindre d'Ulenspiegel, disaient : C'est un vol ; Ulenspiegel doit être pendu. Le dernier avis prévalut, et Ulenspiegel fut condamné à être pendu.

Le jour de l'exécution, il y eut un immense concours de gens qui venaient pour voir comment finirait un homme dont la vie avait été si extraordinaire. Beaucoup croyaient qu'il était magicien et qu'au dernier moment il disparaîtrait ; beaucoup d'autres sou-

haitaient qu'il sortit sain et sauf de cette aventure.

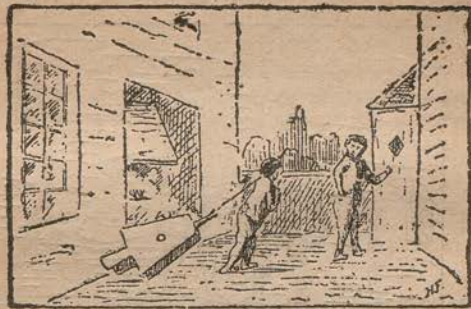
Ulenspiegel lui, était fort tranquille; aussi le croyait-on tombé dans le désespoir. Mais arrivé près de la potence, il ouvrit la bouche et demanda qu'on appela le conseil de la ville. Cela fut fait. Ulenspiegel demanda alors avec humilité aux conseillers de lui accorder une prière; il ne voulait pas, disait-il, leur demander qu'ils lui accordassent la vie; ce qu'il leur demandait était une petite chose, qu'on pourrait faire sans dommage et inconvénients et qu'un conseil aussi honorable que celui de Lübeck ne voudrait pas lui refuser.

Ces paroles étonnèrent les conseillers qui se mirent un peu à l'écart pour discuter et voir s'il fallait accorder à Ulenspiegel ce qu'il demandait. Ils tombèrent d'accord à le lui accorder pourvu que ce ne fut point contraire à l'article qui le condamnait à mort.

Ulenspiegel leur dit : « Ce que je demande n'est nullement contraire à cet article; jurez-moi donc que vous m'accorderez ma demande ».

Les conseillers le jurèrent. Alors Ulenspiegel parla : « Puissants maîtres de Lübeck, dit-il, je me confie en votre serment et voici qu'elle est ma demande : quand vous m'aurez pendu et que j'aurai quitté ce monde, vous ordonnerez au marchand de vin et à l'archer par la grâce desquels je vais mourir, de venir trois jours de suite m'embrasser le derrière avec une bouche à jeun ». Ces derniers entendant ces paroles, dirent : « Fi, c'est là une demande bien indécente ». Aussi pour éviter d'accomplir cette charge peu alléchante, ils demandèrent la grâce à Ulenspiegel.

Ce dernier fut donc relâché et fut porté en grand triomphe chez lui par ses amis.



COMMENT ULENSPIEGEL COMMANDA A HAMMELSTADT  
UNE GRANDE BOURSE.

A Hammelstadt, Ulenspiegel se rendit chez un fabricant de bourses et lui demanda de lui faire une grande bourse. « Oui, répondit le fabricant, et de quelle grandeur ? » Ulenspiegel répondit : « Assez grande ».

La mode était alors de porter de grandes bourses, larges et profondes.

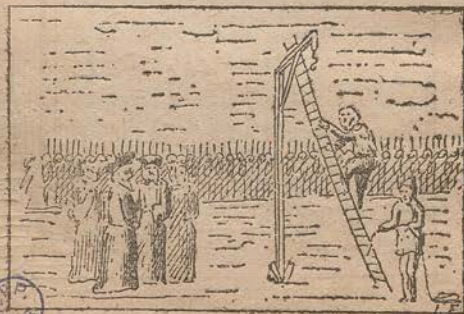
Quand la bourse fut prête, Ulenspiegel la trouva trop petite et dit au fabricant de lui en faire une plus grande. Le fabricant lui fit alors une bourse de la peau entière d'une vache, et la fit si grande qu'on aurait pu y fourrer un veau d'un an. Ulenspiegel la trouva encore trop petite et donna au fabricant deux écus pour qu'il lui en fit une plus grande.

Le fabricant employa alors trois peaux de bœufs. Elle fut encore trouvée trop petite par Ulenspiegel qui dit : « Maître, cette bourse est encore trop petite. Il m'en faut une qui soit telle, que quand elle contient trois pfennings et que j'en tire un, je ne puisse atteindre les deux autres ».

Il partit là-dessus laissant là le fabricant qui avait bien découpé du cuir pour dix écus.

COMMENT ULENSPIEGEL SE PROCURA UN ROTI POUR  
RIEN A ERFURT.

Pas plus à Erfurt qu'ailleurs, Ulenspiegel ne put résister à faire ses farces; aussi fut-il bientôt connu des bourgeois et des étudiants. Un jour, étant au marché à la viande, un boucher lui demanda d'acheter quelque chose. Ulenspiegel lui dit : « Que prendrai-je ? » — « Un bon rôti », dit le boucher. « Oui », dit Ulenspiegel, et saisissant un rôti, il s'enfuit. Le boucher se mit à sa poursuite en criant : « Pas ainsi, il faut me payer ». Ulenspiegel lui ré-



pondit : « Vous ne m'avez rien dit du prix, vous avez simplement répondu à la demande que je vous faisais, que je devrais prendre un rôti. Je puis en prendre à témoin vos voisins ».

Ces derniers qui entouraient le boucher et Ulenspiegel répondirent : « Oui, c'est ainsi, aux dernières paroles d'Ulenspiegel ». Ils étaient en effet tous fort fâchés contre le boucher qui appelait à lui tous les acheteurs, même ceux arrêtés devant la boutique de ses confrères ; aussi se réjouissaient-ils de l'aventure. Pendant que le boucher se disputait avec eux, Ulenspiegel plaça le rôti sous son manteau et s'en alla.

COMMENT ULENSPIEGEL SE PROCURA ENCORE UN ROTI  
POUR RIEN A ERFURT CHEZ LE MÊME BOUCHER.

Huit jours environ après cela, Ulenspiegel repassa par le marché à la viande. Là, il fut interpellé en ces termes par le boucher à qui il avait enlevé le rôti : « Arrive ici et prends un rôti ». Ulenspiegel avança le bras vers un rôti, mais avant qu'il eut pu le saisir, le boucher l'avait rapidement retiré. Ulenspiegel dit alors : « Laisse-là le rôti je te le paierai ». Le boucher remit le rôti à sa place et Ulenspiegel continua : « Si je te chante quelque chose qui te plaît, aurais-je le rôti » ? — « Oui », répondit le boucher. Ulenspiegel dit : « Je ne toucherai pas au rôti avant que ma chanson ne t'aie plu ». Ulenspiegel chanta alors une chanson qui ne plut point au boucher ; puis une seconde qui ne plut pas davantage. Il en chanta alors une troisième, en vain encore. Il dit alors d'un ton triste : « Je devrai donc payer le rôti ». Et tirant sa bourse, il chanta.

Sors de ma poche, chère petite bourse,  
Le boucher doit être payé.

« Voilà qui est bien, mon garçon ; ça du moins me

va » ! dit le boucher. « J'ai alors le rôti pour rien », s'écria tout joyeux Ulenspiegel. Et il prit le rôti, remerciant le boucher de qui il tenait son diner pour rien.

COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA A DRESDE ET  
COMMENT ON LE REMERCIA.

Ulenspiegel alla ensuite à Dresde et s'y fit passer comme apprenti menuisier. Un menuisier l'engagea, le croyant en effet apprenti menuisier. Le jour où Ulenspiegel devait commencer à travailler, il y avait précisément une noce dans la ville à laquelle le menuisier devait assister. Il dit donc à Ulenspiegel : « Cher compagnon, je dois aller à une noce et je serai absent de toute la journée ; aussi je compte bien que tu travailleras avec zèle. Tu colleras ensemble les quatre planches que voici ». « Oui », dit Ulenspiegel.

Le menuisier sortit avec sa femme. Ulenspiegel prit alors les planches apprêtées pour en faire une table, les perça en trois ou quatre endroits ; puis il mit fondre de la colle dans une grande marmite et colla les planches l'une sur l'autre au lieu de les coller l'une à l'autre. Il les porta ensuite à une fenêtre au soleil pour les y faire sécher, puis il alla se coucher. Le soir, le menuisier rentra plus ou moins ivre ; il alla dans la chambre d'Ulenspiegel et lui demanda ce qu'il avait fait : « J'ai collé ensemble les quatre planches le plus exactement possible, répondit-il, puis je suis allé me coucher ». Ces paroles plurent au maître qui dit à sa femme : « Nous avons là un brave ouvrier que nous devons tenir en grande estime ». Le lendemain matin, le menuisier appela Ulenspiegel et lui dit de lui apporter la table. Ulenspiegel alla chercher son ouvrage et l'apporta devant son maître. Quand le menuisier vit comment le vaurien avait arrangé ses planches, il lui demanda : « Compagnon, où as-tu appris le mé-

tier de menuisier ». « Pourquoi me demandez-vous cela », dit Ulenspiegel. « Je le demande, dit le maître, parce que tu as là gâté mes planches ». Ulenspiegel répondit : « Maître, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné ; si les planches sont gâtées, c'est votre faute ». Le menuisier se fâcha alors et dit : « Polisson, sors de mon atelier, je n'ai pas besoin d'un ouvrier comme toi ».

Ce fut ainsi qu'on remercia Ulenspiegel ; bien qu'il fit tout comme on le lui ordonnait, il ne faisait pourtant rien de bien.

COMMENT ULENSPIEGEL DEVINT LUNETIER ET COMMENT IL APPRIT A L'ÉVÊQUE DE TRÈVES POURQUOI IL NE POUVAIT TROUVER AUCUN OUVRAGE.

Dans ce temps, il n'y avait encore ni empereur ni souverain ; aussi régnait-il une grande désunion dans l'empire et entre les princes palatins, et cela jusqu'à ce que ces derniers eurent choisi un roi. Mais il y eut d'autres princes qui voulurent s'emparer du trône par la force. Le nouvel empereur dut donc les combattre, et pour cela il réunissait tous ses partisans devant Francfort.

Ulenspiegel arriva dans les environs de cette ville, et voyant tout ce monde, il se dit : « Les affaires vont bien marcher ; il arrive ici beaucoup de gens qui te donneront de l'occupation ». Peu après, il vit passer l'évêque de Trèves ; ce dernier remarquant l'accoutrement bizarre d'Ulenspiegel lui demanda qui il était. Ulenspiegel lui répondit : « Gracieux Seigneur, je suis lunetier brabançon ; j'ai quitté mon pays où je ne gagnais rien pour venir dans ce pays-ci ». L'évêque dit alors : « Je crois que tu as eu raison de venir dans ce pays-ci où tes affaires iront chaque jour de mieux en mieux, car les gens deviennent excessivement malades des yeux par ici ». « Votre grâce dit vrai, répondit Ulenspiegel. Mais ce qui ruine

notre métier, c'est autre chose que je vous dirai si je ne craignais de vous irriter ». « Parle seulement, lui dit l'évêque, nous sommes habitué à cela ». Ulenspiegel dit alors : « Gracieux seigneur, ce qui rend si mauvais notre métier et ce qui le détruira même entièrement, c'est que vous et les autres hauts dignitaires tels que le Pape, les cardinaux, les évêques, les empereurs, les princes, usez de trop d'indulgence envers les gens. Jadis les grands seigneurs laïques et ecclésiastiques étudiaient le droit avec zèle pour bien rendre la justice, notre commerce était bon alors. Maintenant, au contraire, on se croit si instruit qu'on ne se donne plus la peine d'ouvrir un livre, tout se fait par cœur ; aussi notre métier est-il au diable. Je cours d'un pays à l'autre, partout je trouve la même chose ; le mal est si grand que les paysans eux-mêmes s'en repentent ». L'évêque comprit et dit : « Ulenspiegel, viens avec nous à Francfort, nous voulons te faire un présent ! « Soit », dit Ulenspiegel, et il partit avec l'évêque.

COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA A WINDSHEIM CHEZ UN MARCHAND COMME CUISINIER ET COMME COCHER.

Dans la grande rue de Windsheim, en partant du marché au foin, demeurait un riche marchand. Ce dernier allait un jour visiter son jardin, quand en chemin, il rencontra Ulenspiegel couché le dos sur l'herbe. Il le salua et lui demanda qui il était. Ulenspiegel répondit qu'il était cuisinier et sans ouvrage. Le marchand lui dit alors que s'il voulait être brave, il le prendrait à son service et lui ferait donner de nouveaux habits ; « car, ajouta-t-il, j'ai précisément besoin d'un cuisinier, ma femme vient encore d'en congédier un ».

Ulenspiegel promit au marchand la plus grande fidélité et dit qu'il s'appelait Bartholomé. « Le mar-

chand lui dit que comme ce nom était un peu long, il l'appellerai Ioll (fou). « Ça m'importe peu comment on m'appelle », dit Ulenspiegel. « Je vois que tu es un brave garçon, dit le marchand; je vais chercher de l'herbe pour en farcir des jeunes poulets, car je donne un festin dimanche ».

Ils allèrent au jardin, et là ils prirent du romarin pour en farcir les poulets ainsi qu'avec des œufs et autre chose encore, puis ils rentrèrent.

La femme du marchand apercevant l'accoutrement bizarre d'Ulenspiegel demanda à son mari qui il lui amenait. « C'est quelqu'un destiné à remplacer le cuisinier que tu viens de renvoyer », répondit-il. « Fait-il au moins de bonnes choses demandat-elle ». « Tu le verras bien dimanche, répondit le marchand; puis appelant Ulenspiegel, il lui dit: « Ioll, prends le sac et viens au marché au poisson avec moi ».

Rentrés à la maison, le marchand dit à Ulenspiegel. « Ioll, tu apprêteras demain matin le rôti, et tu le cuiras fraîchement et lentement pour qu'il ne brûle point. Tu mettras aussi les autres viandes à temps ». Le lendemain, Ulenspiegel se leva de grand matin, mit le pot-au-feu; mais le rôti il le plaça dans la cave entre deux tonnes de bière.

Le marchand avait invité à son festin le secrétaire de la ville et autres notabilités. Peu avant l'heure fixée pour le repas, il descendit à la cuisine voir comment ça allait. Il demanda à Ulenspiegel si tout était prêt. « Oui, répondit-il, excepté le rôti ». « Où est-il, » demanda le marchand. « Dans la cave, entre deux tonneaux, dans le lieu le plus frais que j'ai trouvé ».

Les convives arrivèrent alors. Le marchand leur dit comment son cuisinier avait cuit le rôti. Ils entrèrent tous et se mirent à plaisanter là-dessus. Mais la femme du marchand trouva cela très-mal de la

part de son cuisinier, et dit que c'était un coquin qu'il fallait chasser. Pour la calmer, son mari lui dit: « Chère femme, calme-toi; je vais aller demain à Goslar avec lui et je l'y laisserai ».

Après avoir beaucoup mangé et bu, les convives se retirèrent comme il commençait à faire nuit. Quand ils furent tous partis, le marchand appela Ulenspiegel et lui dit: « Ioll, attèle la voiture et graisse-là bien, je vais demain à Goslar avec un curé de mes amis ». Ulenspiegel lui demanda quelle graisse il devait employer! « De la graisse de voiture », dit le marchand; et, lui tendant un escalin « Tiens, ajouta-t-il, voici un escalin pour en acheter ».

Ulenspiegel alla chercher de la graisse, et quand tout le monde fut endormi, il se mit à graisser la voiture à l'intérieur et à l'extérieur, et principalement et davantage les places où l'on s'asseyait. Le lendemain de fort matin, le marchand se leva et ordonna à Ulenspiegel d'atteler. Cela fut bientôt fait. Le marchand et le prêtre sortirent alors et montèrent gaiement en voiture. Au bout de quelques instants le prêtre s'écria: « Qu'y a-t-il donc de gras ici; je veux me retenir à la voiture et mes mains sont toutes grasses ». Le marchand ordonna alors à Ulenspiegel d'arrêter. Ils descendirent et se virent remplis de graisse; ils appelèrent un paysan qui passait justement avec des bottes de paille, lui en achetèrent deux, essuyèrent les sièges, et remontèrent en voiture. Puis le marchand s'adressant plein de colère à Ulenspiegel lui dit: « Damné coquin, qu'as-tu fait. Va-t-en à la potence la plus proche, gibier de potence que tu es »! Ulenspiegel fit cela. Étant arrivé près d'une potence, il arrêta les chevaux. « Que fais-tu, coquin », lui demanda le marchand? « Mais ce que vous m'avez ordonné », dit Ulenspiegel.

Le marchand passa alors sa tête hors de la voi-

ture et se vit en pleine campagne, sous une potence. Il fut pris d'une violente colère et voulut assommer Ulenspiegel. Ce fut, grâce au curé, qu'Ulenspiegel ne le fut point. Cependant comme le marchand voyait qu'il était impossible que le voyage se fit avec un être comme Ulenspiegel pour cocher, il prit le parti de revenir chez lui.

Le retour se fit sans encombre. Le marchand dit alors à Ulenspiegel : « Tu resteras encore cette nuit ici. Tu mangeras et boiras comme d'habitude, mais demain tu videras les lieux d'ici; tu es un vilain coquin qui viens on ne sait d'où. » Ulenspiegel dit : « Je fais tout ce qu'on me dit. Comme mes services ne vous plaisent plus, je viderai demain les lieux comme vous me l'avez dit et je m'en irai ».

Le lendemain, le marchand dit à Ulenspiegel : « Fais tes paquets et sois parti quand je serai de retour de la messe » !

Ulenspiegel ne répondit rien. Mais quand le marchand fut sorti, il se mit à enlever bancs et chaises et tout ce qu'il pouvait emporter et à les déposer dans la rue.

Les voisins qui étaient témoins de ce déménagement allèrent en prévenir le marchand qui accourut en toute hâte et dit à Ulenspiegel : « Hé là ! fidèle serviteur, que fais-tu ? pourquoi est-ce que je te trouve encore ici ? » Ulenspiegel répondit. « C'est que je voulais avant de partir exécuter votre dernier ordre, c'est-à-dire vider les lieux ». Puis continuant : « Veuillez donc m'aider, car je ne puis seul vider toute votre maison ». Le marchand répondit d'une voix irritée : « Va-t-en d'ici le plus vite possible, coquin que tu es ». Ulenspiegel dit alors d'une voix triste : « C'est tout de même quelque chose d'étonnant ! Je fais tout ce que l'on m'ordonne, et pourtant jamais je ne reçois un remerciement. En vérité, je suis né sous une étoile malheureuse ».

Ulenspiegel partit là-dessus, laissant le marchand rentrer ses meubles au milieu de la risée des voisins.

COMMENT ULENSPIEGEL VENDIT UN CHEVAL A WEIMAR ET COMMENT IL TROMPA UN MARCHAND DE CHEVAUX.

Ulenspiegel joua, à Weimar, un drôle de tour à un marchand de chevaux. Ce marchand de chevaux qui venait à Weimar de temps en temps y acheter des chevaux pour des gens qui l'en avaient chargé, avait l'habitude de tirer par la queue les chevaux qu'il achetait. Il faisait cela pour voir si le cheval avait une bonne constitution. Si les crins étaient fermes, il achetait le cheval parce qu'il était persuadé que le cheval vivrait longtemps, si les crins étaient mous, il ne l'achetait pas. Ce procédé et cette persuasion étaient devenues la façon d'agir et l'opinion de tous les Weimariens quand ils achetaient un cheval. Ulenspiegel connaissait cela, et médita un petit tour. Il prit un cheval à courte queue et lui en colla une belle et longue, puis il alla au marché. Beaucoup de gens se présentèrent pour acheter le cheval, mais Ulenspiegel en demandait un prix trop élevé. Arriva alors notre marchand de chevaux qui, au premier coup d'œil, vit qu'il avait devant lui une belle bête. Suivant son habitude, il se mit à tirer la queue du cheval. A sa grande stupeur celle-ci lui resta dans la main. Il croyait que c'était par son fait que cela était arrivé et se voyait déjà obligé à réparer ce dommage causé par sa faute. Ce fut en effet ce qui arriva. « Voyez ce coquin, s'écria Ulenspiegel, voyez comme il a abimé mon cheval ». Les passants accoururent pour apporter leur médiation qui eut pour résultat qu'Ulenspiegel reçut du marchand dix écus comme dédommagement.

COMMENT UN TOURNEUR DE PIPES DE LUNEBOURG  
CONNUT LA MÉCHANCETÉ D'ULENSPIEGEL.

Il y avait à Lünebourg un tourneur de pipes qui aimait bien à s'enivrer. Un jour qu'il se trouvait dans un cabaret de la ville, il vit entrer Ulenspiegel et lui dit en plaisantant : « Viens demain dîner chez moi, si tu peux ». « Oui, répondit Ulenspiegel, je viendrai ».

Le lendemain Ulenspiegel se rendit chez le tourneur de pipes ; mais, à sa grande stupéfaction, il trouva la maison fermée du haut en bas. Il se promena inutilement en long et en large devant la maison jusque vers midi ; la maison restait toujours fermée. Il vit alors qu'il était joué et partit. Le lendemain il se mit à la recherche du tourneur et le rencontra sur le marché. « Vous m'avez bien invité hier, lui dit-il, mais vous êtes sorti et avez tout fermé ». Le marchand lui répondit : « Je t'ai invité sous condition ; j'ai dit que je t'invitais à venir dîner si tu le pouvais ; or tu n'as pas pu, les portes et les fenêtres étant fermées ». — « Merci mon hôte, dit Ulenspiegel, tous les jours je m'instruis davantage ».

Le tourneur se mit à rire et lui dit : « Tu es un bon garçon que j'estime et que je ne veux voler. Va-t-en chez moi ; tu trouveras la porte ouverte, et du bouilli et du rôti à la cuisine. Tu mangeras seul, et hors toi, il n'y aura aucun autre. Je reviendrai, moi, dans quelques instants ».

Ulenspiegel fit cela. Arriva chez le marchand, il entra dans la cuisine. La femme du marchand et sa servante s'y trouvaient. Ulenspiegel, voulant être seul, leur dit que le marchand avait reçu un gros poisson et qu'elles devaient aller l'aider à le porter. Toutes joyeuses de cette nouvelle, elles se précipitèrent au dehors à la rencontre du marchand. Ce

dernier les voyant arriver vers lui en courant leur demanda ce qu'elles avaient.

À leur réponse, le marchand devina qu'Ulenspiegel était occupé à lui faire payer le tour qu'on lui avait joué. Il dit à sa femme : « Que n'est une de vous restée à la maison ; vous deviez bien soupçonner quelque chose ».

Entre temps, Ulenspiegel avait fermé la maison de haut en bas. Arrivé devant cette dernière, le marchand la voyant ainsi fermée, dit à sa femme : « Tu vois bien maintenant le poisson que tu devais aller chercher ». Ils frappèrent à la porte. Ulenspiegel accourut et cria par le trou de la serrure : « Cessez de frapper, je ne laisse entrer personne ! Mon hôte m'a promis que je serais seul et qu'il n'y aurait aucun autre hôte que moi. Vous pouvez donc partir et revenez quand j'aurai fini de manger ».

Le tourneur de pipes dit : « Cela est vrai. J'ai bien dit cela, mais je ne l'ai point entendu ainsi ». Et s'adressant à sa femme : « Laissons le manger, dit-il, il me revaudra ça une autre fois. Allons chez le voisin, et attendons qu'il ait fini ».

Ulenspiegel n'eut pas vite fini. Il fitôtir la viande, mit la table, se servit et mangea tout à son aise comme s'il eut été chez lui. Puis il sortit. Le marchand lui dit alors : « Ce n'est pas très-convenable ce que vous avez fait là ? » « Comment, dit Ulenspiegel, j'aurais sans doute dû amener plusieurs hôtes alors que j'étais seul invité ? Cela aurait sans doute été convenable » ! Et il s'éloigna. « Tu me paieras cela, coquin, lui cria le marchand, tu ne perdras rien pour attendre ». Ulenspiegel se retourna et lui dit ironiquement : « A votre service, mon maître ».

Le tourneur de pipes, dans son désir d'être promptement vengé, se rendit sans tarder une seconde, chez l'écorcheur de la ville et lui dit : « Tu

iras à rauge qui es là-bas ; il y toge un brave homme nommé Ulenspiegel dont le cheval est mort et qu'il s'agit d'emporter. Va chercher ta charette et dépêche-toi ».

L'écorcheur alla chez lui, attela et se rendit à rauge. Ulenspiegel lui demanda ce qu'il voulait. L'écorcheur lui dit que le tourneur de pipes lui avait dit que son cheval était mort et qu'il venait l'enlever. Ulenspiegel alors sans hésiter davantage, se tourna et montra son derrière à l'écorcheur : « Le voilà, s'écria-t-il. L'as-tu bien vu, mon ami ? Le tourneur s'est moqué de toi, mon cher ; il a parié avec moi, que tu viendrais en toute hâte pour contempler mon postérieur ».

Plein de colère, l'écorcheur se dirigea avec sa voiture chez le tourneur de pipes et se fit payer une indemnité de six écus. Ulenspiegel, lui, sella son cheval et quitta la ville.

COMMENT ULENSPIEGEL SE PROCURA LE DRAP D'UN  
PAYSAN ET LUI PERSUADA QU'IL ÉTAIT BLEU.

Ulenspiegel aurait toujours voulu manger du rôti et du bouilli ; aussi cherchait-il de toute façon à s'en procurer.

Un jour, il arriva à Velzen, cherchant un coup à faire. Entre autres choses, il vit un paysan acheter une pièce de drap vert, et s'apprêter à retourner chez lui. Ulenspiegel songea à devenir le propriétaire de ce drap sans bourse délier. Il s'approcha du paysan et s'informa d'où il était. Puis il aborda un moine et un autre individu et les conduisit sur le chemin que devait prendre le paysan pour retourner chez lui. Il leur dit ce qu'ils devaient faire et dire. Ils devaient se tenir à la longueur d'un champ et faire attention à son signe.

Ulenspiegel alla alors à la rencontre du paysan qui approchait, et lui demanda où et à quel prix il avait

acheté ce beau drap bleu. Le paysan le regarda tout ébahi et répondit à la fin : « Le drap est vert et non bleu ». Mais Ulenspiegel reprit : « Il est bleu, et je le parie vingt écus contre le drap. Nous prendrons comme arbitre le premier homme qui passera et qui pourra distinguer le bleu du vert ». Ulenspiegel fit alors un signe, et le premier de ces compères arriva. Le paysan s'adressant à ce nouvel arrivant, lui dit : « Ami, nous discutons tous deux sur la couleur de ce drap ; dites-nous donc de quelle couleur il est ». L'autre répondit : « C'est un beau drap bleu ». Le paysan s'écria : « Non, vous êtes deux coquins, vous vous êtes concertés l'un avec l'autre ». Ulenspiegel dit alors : « Hé bien ! pour que tu sois convaincu que j'ai raison, nous consulterons ce respectable moine qui arrive, et ce qu'il dira, fera droit entre nous ». Le paysan répondit qu'il y consentait. Quand le moine fut approché, Ulenspiegel lui dit : « Maître, dites-nous quelle est la couleur de ce drap » ? « Mais, dit le prêtre, il est bleu ». « Vous le voyez bien maintenant que j'avais raison, dit Ulenspiegel ; j'ai gagné le pari le drap est à moi ». — « Le paysan dit alors : « Si vous n'étiez pas un prêtre consacré, je ne vous croirais pas, mais maintenant je vous crois, que ce soit vrai ou pas ». Et il continua sa route après avoir livré sa pièce de drap à Ulenspiegel.

COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA A BRÈME LE LAIT DES  
PAYSANNES ET LE FIT TOUT VERSER DANS LE MÊME  
VASE.

Un jour, Ulenspiegel arriva à Brème et vit que les paysannes avaient apporté beaucoup de lait au marché.

L'idée lui vint alors de leur jouer un tour. Pour cela, il se procura un grand vase, l'apporta en plein

marché, acheta tout le lait qui s'y trouvait et le fit verser dans le vase.

Ensuite il cria à chaque femme : « Écoutez, l'une a autant de lait, l'autre a autant », et ainsi de suite, et il leur dit en outre : « Qu'il allait les payer quand il aurait réuni tout le lait du marché. Celles-ci le crurent et s'assirent toutes en cercle autour du grand vase, attendant qu'on les payât.

Quand il n'y eut plus de lait au marché, Ulenspiegel mit au jour le tour qu'il avait machiné. « Je n'ai pas d'argent sur moi, leur dit-il ; celles de vous qui ne veulent pas me faire crédit pour quinze jours peuvent reprendre leur lait ». Et il partit.

Toutes les paysannes se précipitèrent alors avec grand bruit vers le vase avec des pots, des cruches, des seaux, des bouteilles, voulant toutes reprendre leur lait et même davantage. Elles se frappaient et se battaient, se jetaient le lait dans les yeux, sur les habits. On aurait tout-à-fait dit qu'il avait plu du lait. Les bourgeois, qui étaient témoins de ce spectacle, riaient de la farce qu'Ulenspiegel avait jouée aux paysannes et l'en félicitaient.

COMMENT ULENSPIEGEL DIT A DOUZE AVEUGLES QU'IL LEUR AVAIT DONNÉ DOUZE ÉCUS, ET COMMENT CHACUN D'EUX CRUT QUE C'ÉTAIT L'AUTRE QUI AVAIT REÇU L'ARGENT.

Un jour dans ses pérégrinations, Ulenspiegel arrive à Hanovre, où, entre autres farces, il fit notamment celle-ci.

Il avait rencontré dans une de ses promenades hors de la ville une bande de douze aveugles. Il s'arrêtèrent également et entendirent bientôt que celui qui leur parlait était un cavalier ; ils crurent que c'était un homme riche et honorable, aussi tirèrent-ils leur bonnets et dirent : « Cher seigneur, nous sommes de pauvres gens qui revenons de l'enterrer-

ment d'un homme riche où l'on nous a donné à manger ; il faisait bien froid ». Ulenspiegel reprit : « Et il le fait encore, et je crains que vous ne geliez. Tenez, prenez ces douze écus, et allez à l'auberge de Hausen-Fritz, en ville. Là, vous pourrez attendre que l'hiver soit passé et alors reprendre vos voyages ».

Ces dernières paroles plongèrent les aveugles dans la plus grande joie. Ils se courbèrent jusqu'à terre, le remercièrent mille et mille fois, chacun croyant que c'était un autre d'entre eux qui avait reçu l'argent.

Ils se dirigèrent ensuite, après qu'Ulenspiegel les eut quittés, vers la ville, à l'auberge indiquée. Là, s'adressant à l'aubergiste, ils lui dirent qu'ils venaient de trouver un bienfaiteur qui leur avait donné douze écus pour pouvoir venir chez lui attendre que la mauvaise saison fut passée. L'hôtelier, homme très-cupide, les crut, mais ne songea pas à demander lequel d'entre eux avait les écus. Il leur dit : « Chers frères, je vous soignerai bien ». Il fit abattre un bœuf, et logea et nourrit les aveugles jusqu'à ce que leur note eut atteint la somme de douze écus. Il leur dit alors : « Chers frères, nous allons régler nos comptes ; les douze écus sont mangés, lequel de vous les a pour qu'il me les remette » ?

Chacun des douze aveugles se mit alors à demander l'un à l'autre s'il avait l'argent pour le donner à l'hôte ; mais aucun ne voulait avouer qu'il l'avait. Aussi se mirent-ils à s'empoigner, à se tirer par les cheveux, à se déchirer, s'imaginant qu'il y avait un voleur parmi eux. L'aubergiste, lui, se vit trompé et se dit : « Si tu les laisses partir, tu seras frustré ; si tu les conserves, tu seras frustré d'avantage, vu que tu devras les nourrir et qu'ils ne pourront pas plus te payer ». Aussi prit-il un moyen terme, il les enferma dans l'écurie aux cochons, et au lieu de pain, il leur donna de la paille et du foin.

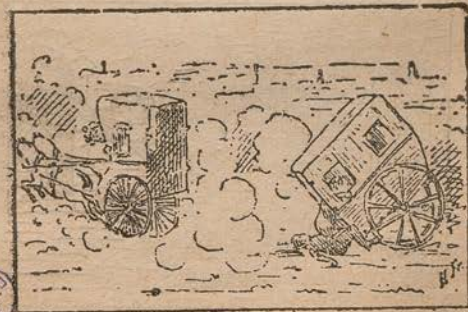
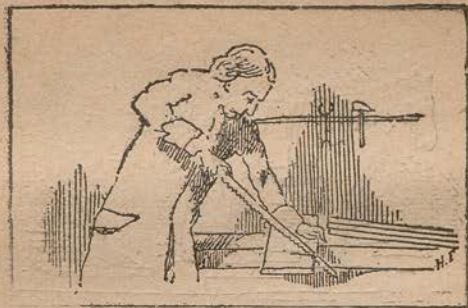
Quand Ulenspiegel présuma que l'argent imaginaire devait être dépensé, il se rendit chez l'aubergiste. Arrivé dans la cour, il descendit de cheval et voulut mettre ce dernier à l'écurie. Il aperçut alors les aveugles dans le trou aux cochons. Cela ne l'étonna nullement.

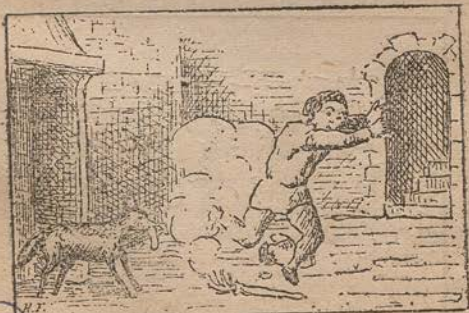
Il entra dans l'auberge, et demanda à l'aubergiste : « Maître hôtelier, pourquoi avez-vous fourré ces pauvres gens dans le trou aux cochons ». L'aubergiste reprit : « Je les laisserais aller où ils le voudraient, fut-ce au fond de la rivière, n'était-ce qu'ils ne m'eussent payé » ; et il raconta toute l'histoire à Ulenspiegel. Ce dernier reprit : « Ne savez-vous trouver aucune caution » ? « Si j'en pouvais trouver une, je les lâcherais volontiers », dit l'aubergiste. « Hé bien, dit Ulenspiegel, je vais aller dans toute la ville, vous en chercher une ».

Ulenspiegel sortit, alla tout droit chez le curé, et lui dit : « Cher curé, voulez-vous mettre en pratique votre métier ? Il y a mon hôte qui est hanté de mauvais esprits et qui voudrait que votre art l'en débarrassât ». Le prêtre répondit : « Je veux bien le faire, mais il faudra attendre deux jours, car on ne peut faire ces choses-là à la hâte ». « C'est juste, dit Ulenspiegel ; je vais aller trouver mon hôtesse et la faire venir ici afin que vous le lui disiez vous-même ». Le prêtre dit : « Oui, faites la venir ».

Ulenspiegel retourna alors à son auberge et dit à l'hôtelier : « J'ai trouvé une caution ; c'est votre propre curé ; pour que vous en soyez sûr, envoyez votre femme chez lui et il le dira à elle-même ».

L'hôtelier tout joyeux envoya sa femme chez le curé avec Ulenspiegel. Celui-ci, s'adressant au curé, lui dit : « Monsieur le curé, voici la femme, veuillez lui dire à elle-même ce que vous m'avez dit ». Le curé répondit à la femme : « Chère femme, attendez une couple de jours, je viendrai alors à votre aide ».





La femme remercia le curé et sortit avec Ulenspiegel pour retourner à l'auberge. Là, elle rapporta à son mari ce que le curé lui avait dit. L'hôtelier alla alors mettre les aveugles en liberté, et les laissa partir, confiant dans sa prétendue caution. Ulenspiegel partit également.

Trois jours après, la femme de l'hôtelier se rendit chez le curé et lui réclama les douze écus pour le paiement desquels il s'était porté caution. Le curé lui dit : « Chère femme, est-ce votre mari qui vous envoie » ? « Oui », répondit-elle. « Les méchants esprits ne sont-ils pas encore partis ? Le tourmentent-ils encore » ? « Il ne s'agit nullement d'esprits méchants, répondit la femme, mais bien de la note qu'il faut payer ». Le curé reprit : « On m'a dit que votre mari était tourmenté par des esprits méchants, envoyez-le moi donc. » La femme dit : « Tous les coquins répondent comme vous quand il s'agit de payer, » et elle retourna rapidement chez elle pour raconter la chose à son mari.

A ce récit l'hôtelier entra dans une violente colère et s'armant d'une rapière, il se rendit chez le curé. Le curé tout effrayé cria au secours ; l'hôtelier, lui, disait au curé : « Prêtre, paie-moi », et il menaçait de le frapper de son arme. Les voisins intervinrent, mais ne purent arranger la chose ; ils se retrouvaient par eux-mêmes dans la lutte. L'aubergiste voulait être payé, le prêtre disait qu'il ne lui devait rien, que l'hôtelier était excité par de méchants esprits et qu'il ne s'agissait que de l'en débarrasser.

Ce ne fut qu'après de longues discussions que l'hôtelier retourna chez lui en jurant.

COMMENT ULENSPIEGEL SEMA DES COQUINS DANS UNE VILLE DU WESER.

Peu de temps après ce dernier tour, Ulenspiegel arriva à une ville du Weser et y resta jusqu'à ce qu'il

connut tout ce qui se passait. Il y avait douze auberges dans la ville, et ce qu'Ulenspiegel ne trouvait pas dans l'une, il le trouvait dans l'autre. Il entendit et vit qu'il se passait d'étranges choses dans la ville, et ne savait à quoi attribuer cela. A la fin, l'idée lui vint que cela provenait du manque d'hommes malins et rusés dans la ville; il résolut de remédier à cela, et se mit à semer en abondance des semences sur les deux côtés de la rue. Les gens accoururent et lui demandèrent ce qu'il faisait. Il répondit: « Je sème des coquins ». Les gens répondirent: « Tu n'a pas besoin d'en semer, nous en avons assez. Que ne sèmes-tu d'honnêtes gens » ? Ulenspiegel répondit: « Ils ne pousseraient pas, le sol ne pourrait les produire ». Ces paroles vinrent à la connaissance du conseil qui manda Ulenspiegel et lui ordonna de ramasser les semences et de quitter la ville.

Ulenspiegel le fit et se dirigea vers une ville située à dix milles de là. Mais l'histoire des semences y était déjà connue, et quand Ulenspiegel arriva; on lui fit promettre de traverser la ville sans s'y arrêter. Ulenspiegel le promit et dit qu'il allait s'embarquer. Une fois sur le navire il demanda qu'on allât lui chercher son sac de voyage qu'il avait laissé à l'auberge. Mais en route le sac se rompit comme par enchantement et toutes les semences se répandirent sur le sol et le vent les emporta dans toute la ville et les environs. L'histoire ne rapporte pas si elles germèrent, mais elle rapporte qu'Ulenspiegel ne reparut plus dans la ville.

COMMENT ULENSPIEGEL S'ENGAGEA CHEZ UN BARBIER  
ET PÉNÉTRA DANS LA MAISON DE SON MAITRE PAR  
LES FENÊTRES.

Un jour, Ulenspiegel se trouvait, à Hambourg, sur le marché. Il y fut accosté par un barbier qui lui de-

manda qui il était? Ulenspiegel répondit: « Je suis barbier ». Le barbier l'engagea alors à son service. Comme il avait encore quelques affaires en ville, et qu'il demeurerait en face du marché, il dit à Ulenspiegel en lui montrant sa maison: « Tu vois ces grandes fenêtres, là-bas. C'est là que je demeure, Vas-y; je viendrai sous peu ».

Ulenspiegel se dirigea alors de ce côté, et pénétra dans la maison par la fenêtre en saluant tous ceux qui s'y trouvaient. La femme du barbier se trouvait précisément dans l'appartement où pénétra Ulenspiegel et était occupée à filer. Tout effrayée, elle s'écria: « Est-ce que la porte n'est pas assez large, oiseau de malheur » ?

Ulenspiegel répondit: « Chère femme, ne vous fâchez pas, votre mari m'a envoyé à son service comme garçon ». « Un joli garçon, ma foi », répondit la femme. Ulenspiegel continua: « Chère femme, un garçon ne doit-il pas obéir à son maître » ? Le barbier entra là dessus et dit à Ulenspiegel: « Pourquoi n'est-tu pas entré par la porte » ? Ulenspiegel répondit: « Cher maître, vous m'avez dit d'entrer où étaient les hautes fenêtres, j'ai fait ça, comme vous me l'avez ordonné ». Le maître se tût, ayant absolument besoin d'un garçon, et se dit: « peut-être deviendra-t-il un bon sujet; d'ailleurs je le paierai peu pour réparer le dommage qu'il a causé à ma fenêtre ».

Pour voir son talent, le barbier lui donna un rasoir et lui dit: « Aiguise moi ce rasoir sur le dos, suivant le fil ». Ulenspiegel prit le rasoir et se mit à l'aiguiser du côté opposé au tranchant. Ce que voyant, le maître s'écria tout en colère: « Que fais-tu là, idiot? Ce n'est pas bon, ça » ! « Pourquoi ne serait-ce pas bon, dit Ulenspiegel, puisque c'est comme vous me l'avez ordonné ». « Je vois que tu es un vilain drôle, répondit le maître. Retourne d'où

tu es venu » ! « Je savais bien que nous ne pouvions rester éternellement ensemble », dit Ulenspiegel, en sortant par la fenêtre par où il était venu.

Ce dernier fait exaspéra le maître. Il s'élança dehors avec la plus grande rapidité, appela un archer, et tous deux se mirent à la poursuite d'Ulenspiegel pour l'arrêter et lui faire payer la fenêtre. Mais Ulenspiegel avait de bonnes jambes, il se dirigea vers le port, trouva un navire levant l'ancre, s'y embarqua et quitta Hambourg.

COMMENT ULENSPIEGEL EFFRAYA A EISLEBEN UN HÔTELIER AVEC UN LOUP.

A Eisleben, demeurait un hôtelier, très-babillard et très-moqueur. Ulenspiegel arriva un jour chez lui. C'était en hiver, une neige épaisse couvrait le sol.

Le même jour il arriva très-tard trois marchands de savons qui se dirigeaient vers Nuremberg. L'hôtelier commença alors à parler à n'en plus finir, accueillit les marchands en leur serrant la main, et en leur disant : « D'où venez-vous si tard ? Pourquoi êtes-vous restés si longtemps dehors ? » Les marchands répondirent : « Monsieur l'aubergiste, ne vous fâchez donc pas. Il nous est arrivé une aventure en route avec un loup qui nous avait attaqué ; c'est ce qui nous a retardé beaucoup ». L'hôtelier reprit alors avec volubilité que c'était fort honteux que de se laisser arrêter par un loup, et que si lui tout seul était attaqué sur une plaine par deux loups, il les chasserait en un instant. Eux, au contraire, qui étaient trois, se laissaient effrayer par un seul loup !

Cela dura toute la soirée ; l'hôtelier ne tarit pas un seul instant en moqueries, jusqu'à ce que les marchands allèrent coucher.

Ulenspiegel couchait dans la même chambre que les marchands. Ces derniers causaient entre eux sur

le moyen de faire payer à l'hôtelier ses moqueries. Ulenspiegel se mêlant alors à leur conversation dit : « Amis, j'ai remarqué que notre hôte était un grand hableur. Si vous voulez m'écouter, je vous indiquerai quelque chose qui aura pour effet qu'il ne parlera plus jamais de loups ». « Cela nous va, répondirent les marchands, indique-nous ce moyen, nous te le paierons bien ».

Ulenspiegel leur dit de continuer leur voyage et de revenir à leur retour loger dans la même auberge, que son moyen serait alors prêt.

Le lendemain les marchands partirent, non sans que l'hôte ne les eut encore raillés en disant : « Prenez garde de ne rencontrer aucun loup ». « Merci, répondirent-ils, si les loups nous mangent, vous ne nous reverrez plus ».

Ulenspiegel partit également. Il se mit à faire la chasse aux loups et réussit à en prendre un. Il le tue et le fit geler. Puis il le mit en un sac et arriva avec lui à l'auberge le jour convenu avec les marchands. Ceux-ci s'y trouvaient déjà et l'hôtelier avait recommencé ses moqueries ; les marchands cependant confiant dans le tour d'Ulenspiegel, ne lui répondaient rien. L'hôtelier leur répéta pour la centième fois qu'il n'aurait point peur de deux loups, et cela dura jusqu'à l'heure où l'on alla coucher.

Quand l'hôtelier et sa femme furent entrés dans leur chambre, Ulenspiegel se glissa hors de la sienne avec son loup que le froid avait rendu dur comme du fer, et alla dans la cuisine où il le plaça près du foyer debout sur ses pattes, la bouche béante et ayant deux souliers d'enfant attachés entre les dents. Ensuite, il rentra dans sa chambre et lui et les marchands se mirent à appeler l'aubergiste. Celui-ci leur demanda ce qu'ils voulaient ? « A boire, répondirent-ils ». L'hôtelier se fâcha et dit : « Je reconnais bien là les Saxons ; ce sont des gens qui boivent jour et

nuit. Il appela alors la servante et lui dit de se lever et d'apporter à boire aux Saxons. La servante se leva, descendit à la cuisine et alluma une lampe. Tout-à-coup elle aperçut le loup ; saisie d'épouvante, elle laissa tomber la lampe, et s'enfuit dans le jardin, avec la conviction que le loup avait mangé l'enfant. Cependant Ulenspiegel et les marchands demandaient toujours à boire. L'hôtelier croyant que la servante était endormie, cria au domestique d'aller leur chercher à boire ; ce dernier se leva, alluma une lampe, aperçut le loup, crut qu'il avait mangé la servante et s'enfuit dans la cave. Ulenspiegel dit alors aux marchands : « Attendez, le jeu va devenir bon » ; et il se remit à appeler l'aubergiste, lui demandant où étaient le domestique et la servante, qu'ils ne leur apportaient pas à boire, et lui disant de se lever lui-même. L'hôtelier se décida alors à se lever pour leur chercher à boire, tout en maudissant ces Saxons qui lui donnaient tant de peine. Il descendit à la cuisine et aperçut également le loup avec les souliers dans la gueule. Il laissa tomber la lumière, courut dans la chambre des marchands en criant : « Venez à mon secours, chers amis ! Il y a en bas un animal épouvantable qui a mangé mon enfant, ma servante et mon domestique ». Les marchands descendirent avec lui pour tuer ce monstre ; le domestique sortit alors de la cave, la servante rentra du jardin, et la femme apporta l'enfant sur ses bras ; tous étaient vivants.

Ulenspiegel alla au loup, le renversa du pied en disant : « Vous avez bien crié pour un loup mort ; quel lièvre redoutable vous êtes ! Il n'y a pas une heure que vous ne parliez de rien moins que d'assommer deux loup vivants ».

Ce fut alors l'hôtelier qui fut l'objet des moqueries des marchands qui prirent leur revanche de celles qu'il leur avait prodiguées.

COMMENT ULENSPIEGEL PAYA UN AUBERGISTE AVEC LE SON DE L'ARGENT.

Un jour. Ulenspiegel se trouvait à Cologne. Il arriva que dans l'auberge où il se trouvait, l'on ne se pressait point de préparer le dîner, bien qu'il fut près de midi. Cela ennuyait fort Ulenspiegel qui n'aimait pas jeûner. L'hôtelière vit cela, et lui dit que celui qui ne voulait pas attendre pouvait manger ce qu'il avait.

Ulenspiegel se mit alors à se promener dans la cuisine pour passer le temps, regardant cuire les mets.

Quand la table fut mise, l'hôtelier appela Ulenspiegel et lui demanda pourquoi il ne venait point dîner ? Ulenspiegel répondit : « Je n'en ai plus besoin ; j'ai déjà diné avec l'odeur des plats ».

L'hôtelier ne lui répondit rien, mais le dîner achevé, alors que chacun payait, il s'approcha d'Ulenspiegel qui était assis près du feu, lui demanda deux sous pour son dîner. « Vous êtes un drôle de gaillard, dit Ulenspiegel, pour demander de l'argent de quelqu'un qui n'a pas mangé vos mets ».

L'hôtelier se fâcha et lui dit qu'il devait le payer ; que s'il n'avait pas mangé, il n'en avait pas moins été rassasié de l'odeur des mets ; et que ça avait été pour lui la même chose que s'il avait pris place à table et mangé avec les autres.

Ulenspiegel tira alors une pièce de monnaie de sa poche, la jeta sur le banc et dit : « Entendez-vous ce son » ? « Hé bien, dit Ulenspiegel, en remettant la pièce dans sa poche, j'ai senti l'odeur de vos mets et vous avez entendu le son de mon argent, nous sommes quittes ». Et là-dessus, il sortit en se moquant du marchand.

COMMENT ULENSPIEGEL ÉCORCHA UN CHIEN ET EN DONNA LA PEAU EN PAIEMENT A UNE HOTELIÈRE.

Un jour, Ulenspiegel dîna dans une auberge dont l'hôtelier était absent. Sa femme avait un tout petit chien qu'elle aimait à la folie et qu'elle avait constamment sur ses genoux. Ce chien était habitué à recevoir de sa maîtresse quelques gorgées de bière, chaque fois qu'elle en buvait. Comme Ulenspiegel était justement en train à en boire, le petit chien se dirigea vers lui, et se dressa sur ses pattes de derrière en suivant le verre de bière du regard. L'hôtelière s'en aperçut, et dit à Ulenspiegel : « Cher ami ; mon chien demande que vous lui donniez un peu de bière ». « Volontiers », répondit Ulenspiegel. Et il versa au chien un verre de bière dans laquelle il mit un morceau de viande. Le chien avala le tout avec avidité, puis il alla s'étendre près du feu pour faire sa digestion.

Ulenspiegel dit alors à l'hôtelière : « Chère femme, réglons nos comptes. Que faites-vous quand un hôte ne peut vous payer, donnez-vous crédit ? L'hôtelière ne croyant pas que cette question é ait faite en vue de son chien, devint soupçonneuse, et répondit à Ulenspiegel : « Il faut ici de l'argent ou bien un gage ».

La-dessus elle sortit, Ulenspiegel prit alors le chien sous son habit, alla à l'écurie et l'étrangla. Puis il se mit à l'écorcher, et, cet ouvrage une fois fait, il reentra, avec la peau sous son habit, et dit à l'hôtelière : « Je vais vous payer, car je dois partir ; établissez mon compte ». Le compte fait, Ulenspiegel ne donna à l'hôtelière que la moitié de ce qu'elle exigeait ; aussi lui dit-elle : « Qui me paiera l'autre moitié ? Ce ne sera pas un autre, parceque vous étiez seul ». Ulenspiegel répondit : « Vous vous trompez, j'avais un compagnon. Comme il n'a pas d'argent, il vous donnera un gage ». « Lequel, demanda la femme ? »

« L'habit qu'il portait », répondit Ulenspiegel, en exhibant la peau du chien.

A cette vue, l'hôtelière sentit son cœur se serrer. Pleine de colère, elle dit à Ulenspiegel : « Pourquoi avez-vous écorché mon chien ? » Ulenspiegel répondit : « Femme prenez-vous en à vous-même ; vous m'avez dit qu'il vous fallait de l'argent ou un gage ; comme mon compagnon de table n'avait pas d'argent, il devait bien vous fournir un gage ; il l'a fait : c'est son habit ; prenez le donc ».

La seule chose que l'hôtesse put dire à Ulenspiegel tant sa colère était grande, fut de partir et de ne plus revenir.

COMMENT ULENSPIEGEL DIT A UNE HOTELIÈRE QU'IL ÉTAIT SUR LA ROUE.

Peu de temps après, Ulenspiegel retourna à la même auberge et vit dans la maison une roue à terre. Il la releva et s'y adossa en s'y attachant par derrière au moyen de ses bras. L'hôtelière entra alors et ne le reconnut point. Ulenspiegel lui souhaila alors le bonjour et lui demanda si elle n'avait rien entendu dire d'Ulenspiegel ? Elle répondit : « A Dieu ne plaise que je le revoie jamais, ce coquin ». Ulenspiegel reprit : « Que vous a-t-il donc fait pour que vous soyez si en colère contre lui ? » « Ce qu'il m'a fait, répondit l'hôtelière ? Il a tué mon chien et m'en a donné la peau, en disant qu'il avait bû avec lui, alors qu'il eut dû être honteux de dire qu'il fréquentait la société des chiens et de faire le métier d'écorcheur. Je voudrais que la même chose lui arrivât ; qu'il fut écorché et attaché à la roue ! » « C'est arrivé, femme, dit Ulenspiegel, il est attaché à la roue ». La femme répondit : « Tel travail, tel salaire ! Ulenspiegel dit alors : « Femme, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Ulenspiegel. Adieu je m'en vais ».

COMMENT ULENSPIEGEL FIT ASSEoir UNE HOTELIÈRE  
DANS LE FEU.

Des discours méchants reçoivent toujours leur châ-  
timent. En voici une preuve.

Quand Ulenspiegel revint de Rome, il descendit  
dans une grande auberge dont l'hôtelier était absent.  
Ulenspiegel causant avec sa femme, lui demanda si  
si elle connaissait Ulenspiegel ? Non, répondit-elle,  
je ne le connais pas, mais j'ai entendu dire que c'est  
un fieffé coquin. « Ulenspiegel lui dit : Chère femme,  
pourquoi dites-vous cela, vu que vous ne le con-  
naissez pas ». « Si je ne le connais pas, répondit  
la femme, d'autres le connaissent ». Ulenspiegel  
reprit : « Vous a-t-il fait quelque tort » ? « Non,  
répondit-elle, je répète ce que disent les gens qui  
viennent ici ».

Ulenspiegel se tut. Mais le lendemain, à la pointe  
du jour, il descendit à la cuisine, ouvrit les cendres,  
du foyer, puis monta à la chambre de l'hôtelière,  
l'enleva de son lit, la porta à la cuisine où il la dé-  
posa le derrière tout nu sur les cendres brûlantes, en  
disant : « Maintenant, vous pouvez dire qu'Ulens-  
piegel est un scélérat ; vous le sentez bien et vous  
pouvez le dire désormais ». La femme se mit à crier  
aussi fort qu'elle pouvait et Ulenspiegel s'enfuit en  
riant.

COMMENT UN HOLLANDAIS ENLEVA UNE POMME A  
ULENSPIEGEL ET LA MANGEA ET COMMENT IL NE LUI  
EN ADVINT PAS DU BIEN.

Un Hollandais paya bien à Ulenspiegel un tour  
qu'il lui avait joué à Andorf dans un auberge.

Ulenspiegel, un peu malade, s'y trouvait en com-  
pagnie de marchands hollandais. Comme il ne pou-  
vait manger de la viande, il se fit cuire des œufs  
mollets. A table, alors qu'on lui apportait ses œufs,

l'un des marchands, prenant Ulenspiegel pour un  
paysan, prit les œufs en disant : « Paysan, n'as-tu  
pas le sou que tu te fais cuire des œufs ». Et cassant  
les deux œufs, il en avala le contenu, et plaça les  
écailles devant Ulenspiegel en disant : « Lèche le  
vase, mon ami, la liqueur n'y est plus ». Les autres  
convives se mirent à rire de ce tour et Ulenspiegel rit  
avec eux.

Mais le soir Ulenspiegel acheta une belle pomme,  
la vida et la remplit de mouches. Puis, il la fit cuire,  
la couvrit de sucre, et de gingembre. Le soir, au  
souper, il la plaça sur une assiette, puis il s'éloigna  
comme s'il en allait encore chercher. Il avait à peine  
tourné le dos que le Hollandais saisit la pomme et  
l'avalait gloutonnement. Mais mal lui en prit ; les  
mouches et le gingembre produisirent bientôt leur  
effet, et le marchand se mit à vomir tout ce  
qu'il avait dans l'estomac. Les autres mar-  
chands et l'hôte crurent qu'il était empoisonné,  
mais Ulenspiegel vint les rassurer en disant :  
« Ce n'est pas du poison, mais une médecine que  
contenait la pomme. S'il m'avait prévenu qu'il vou-  
lait manger la pomme, je l'en aurais prévenu, mais il  
n'a pu résister à sa gourmandise ». Le Hollandais dit  
alors à Ulenspiegel : « Mange ce que tu veux, mais  
plus jamais je ne mangerai avec toi, quand même tu  
aurais des grives pour ton repas ».

COMMENT ULENSPIEGEL FIT EN SORTE QU'UNE FEMME  
CASSA TOUS SES VASES.

Un jour Ulenspiegel alla chez l'évêque de Brême.  
Cet évêque aimait beaucoup à plaisanter et les farces  
d'Ulenspiegel le faisaient beaucoup rire.

Un jour Ulenspiegel fit semblant d'être fatigué de  
la vie qu'il menait, et dit à l'évêque qu'il en avait  
assez des tours et des farces et qu'il s'en allait à l'é-  
glise prier Dieu et se convertir. L'évêque se mit

alors à se moquer de lui, mais Ulenspiegel le laissa faire, sortit et alla prier. Mais à la fin, Ulenspiegel ne put plus tenir, tant l'évêque se moquait de lui.

Il alla s'entendre secrètement avec une marchande de vases qui se tenait sur le marché, lui acheta tous ses vases et lui dit ce qu'elle devait faire. Ulenspiegel revint alors près de l'évêque, et lui dit : « Gracieux maître ; venez avec moi au marché. Il s'y trouve une marchande de vases et je parie que sans lui dire un mot ni lui faire un geste, par le seul effet de ma volonté, elle prendra un bâton et cassera tous ses vases ». « C'est ce que je voudrais bien voir », dit l'évêque, et il paria trente écus avec Ulenspiegel que la femme ne le ferait pas. Ils sortirent alors. Ulenspiegel lui montra la femme, puis tous deux allèrent à la maison communale qui se trouvait en face. Ulenspiegel fit alors le signe convenu avec la femme, et celle-ci se mit à casser tous ses vases.

« Tu as gagné le pari », dit l'évêque à Ulenspiegel. Ils quittèrent la maison communale et rentrèrent au palais épiscopal. Là, l'évêque demanda à Ulenspiegel de lui expliquer comment il avait pu faire en sorte que la femme cassât tous ses vases. « Volontiers, dit Ulenspiegel. C'est très-naturel ; j'avais auparavant payé la femme et dit ce qu'elle devait faire ».

Cela fit beaucoup rire l'évêque qui dit à Ulenspiegel : « Je vais te payer tes trente écus et je te donnerai encore un bœuf gras à la condition que tu ne dévoies ton truc à personne d'autre ». Ulenspiegel le promit, reçut ses trente écus et alla en promenade.

Quand il fut parti, l'évêque invita à dîner plusieurs seigneurs et leur dit qu'il connaissait un art par lequel il pouvait faire en sorte qu'une marchande de vases casât toute sa marchandise. Les chevaliers et les seigneurs ne désiraient pas voir cela, ça leur im-

portait peu, mais auraient désiré connaître cet art. L'évêque voyant cela, leur dit : « Si chacun de vous veut me donner un bœuf gras, je vous enseignerai cet art ». On était alors en automne, alors que les bœufs étaient fort gras, et chacun se disait : « Le prix de cet art est un peu cher, mais je donnerai mon bœuf pour le connaître ».

L'évêque reçut ainsi seize bœufs valant chacun douze écus ; les trente écus que lui avait gagné Ulenspiegel lui étaient donc rendus aux sextuple.

Entre temps, Ulenspiegel revint de sa promenade et voyant les bœufs, il dit : « La moitié de cela m'appartient ». L'évêque lui répondit : « Tiens ta promesse et laisse-moi mon gain ; je tiendrai également la mienne. » Et il lui donna un bœuf gras, qu'Ulenspiegel accepta avec de grands remerciements.

L'évêque découvrit alors son fameux art aux chevaliers et aux seigneurs ; il leur dit comment Ulenspiegel avait au préalable acheté les vases et s'était entendu avec la marchande.

Les seigneurs écoutèrent cela tout troublés et tout honteux ; ils se voyaient trompés avec malice ; mais aucun n'osait le dire ; l'un se grattait la tête, l'autre faisait le dos. Ils regrettaient d'avoir perdu si bêtement leur bœuf ; mais ils se consolèrent en se disant qu'ils s'étaient mis ainsi dans les bonnes grâces de leur évêque, ce qui était déjà quelque chose ; cependant malgré tout, ils auraient bien voulu que les bœufs fussent encore dans leur étable.

Mais Ulenspiegel ne regrettait rien, et partit joyeusement avec ses trente écus et l'argent de son bœuf qu'il avait vendu.

COMMENT ULENSPIEGEL SE FIT VENDEUR DE CHEVAUX.

Un jour Ulenspiegel exposait en vente un cheval rétif. Un acheteur se présenta, examina le cheval et finalement demanda à Ulenspiegel s'il n'avait aucun vice caché. Ulenspiegel lui répondit : « Je ne lui en connais qu'un, à savoir qu'il ne va pas sur les arbres ». « Si ce n'est que cela, dit le marchand, je te l'achète pourvu que tu ne demandes pas trop ». « Mon prix est de quinze écus, répondit Ulenspiegel, sur lesquels il n'y a pas à rabattre ».

Le marché fut conclu à ce prix et l'acheteur monta sur le cheval qu'il venait d'acheter. Mais arrivé, près d'un pont, il vit que l'animal ne voulait point le traverser.

Il s'aperçut alors que le cheval était rétif et revint sur ses pas pour retrouver Ulenspiegel et résilier la vente pour mauvaise foi.

Mais Ulenspiegel ne voulut aucunement rendre l'argent. « Je ne vous ai pas trompé, dit-il, je vous ai prévenu que mon cheval n'allait pas sur les arbres. Par conséquent vous deviez savoir qu'il n'irait pas sur un pont, vu que c'est fait d'arbres ».

L'autre ne l'entendit pas de cette oreille ; il alla se plaindre au juge qui ordonna que l'argent fut remis à l'acheteur et que le cheval fut repris par Ulenspiegel qui dut en outre payer les frais du procès. Cette fois donc sa friponnerie ne lui avait pas réussi.

COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA UN CHEVAL ET NE PAYA QUE LA MOITIÉ DU PRIX.

Un jour Ulenspiegel vint à Hildesheim chez un marchand de chevaux. Ce dernier lui offrit un cheval au prix de vingt-cinq écus. Ulenspiegel en offrit vingt-quatre, dont il paierait la moitié comptant et dont il resterait débiteur de l'autre moitié.

Le marchand accepta et Ulenspiegel enfourcha le cheval et partit après avoir payé douze écus au marchand.

Trois mois plus tard, le marchand vint trouver Ulenspiegel et lui réclama les douze écus restants. Ulenspiegel lui répondit : « Je ne les paierai pas, je vous en resterai débiteur, comme nous en sommes convenus ».

Le marchand, après plusieurs réponses pareilles que lui fit Ulenspiegel, chaque fois qu'il lui réclamait les douze écus, prit le parti de le citer en justice. Voici comment Ulenspiegel se défendit devant le juge : « J'ai acheté le cheval pour vingt-quatre écus et nous sommes convenus que je paierais la moitié comptant et que je resterais débiteur du reste. J'ai payé douze écus comptant d'une part ; d'autre part je refuse de payer les douze autres pour en rester débiteur envers le marchand ; je reste donc fidèle à la convention, car si je payais les douze écus qu'il me réclame, je ne resterais plus son débiteur ! Le juge ne put décider qui avait raison, et le cheval resta à Ulenspiegel.

COMMENT ULENSPIEGEL DEVINT BERGER DANS LE DUCHÉ DE BRUNSWICK.

Quelques friponneries que fit Ulenspiegel, il n'en devenait pas plus riche, et à la fin il ne savait plus que faire pour arriver à quelque chose. Il se dit alors : « Tous les employés de princes deviennent riches ». Il alla donc trouver un prince et demanda de le prendre à son service comme berger pour quelques années, disant qu'il ne demandait aucun salaire. Le prince l'engagea pour dix ans. Ulenspiegel devint donc berger d'immenses troupeaux ; il écrivit alors à quelques villes du pays qu'il avait entendu dire qu'elles avaient de bons pâturages et qu'il allait venir y faire paître ses troupeaux. Celles-

ci craignirent qu'il ne le fit, et lui envoyèrent vingt-cinq écus pour l'en dissuader. Ulenspiegel, voyant que ça lui avait réussi si bien, écrivit à d'autres villes qui lui envoyèrent également de l'argent ainsi que de beaux habits.

Un jour le prince demanda à Ulenspiegel comment ses affaires allaient. Ulenspiegel répondit : « Il n'est pas de sots métiers, mais il n'y a que de sottés gens ».

#### COMMENT ULENSPIEGEL ACHETA UNE PAIRE DE SOULIERS SANS BOURSE DÉLIER.

Un jour Ulenspiegel se promenait à Erfurt dans la rue des cordonniers. La femme d'un cordonnier l'appella, lui disant qu'elle avait de bons souliers et à bon marché. Ulenspiegel entra, essaya une paire de souliers qui se trouvèrent lui aller bien, les chaussa et s'enfuit avec. La femme courut derrière lui, criant « Au voleur ». A ce cri, les passants se mirent à la poursuite d'Ulenspiegel, mais ce dernier leur dit : « C'est pour un pari que je cours, laissez-moi ». Les passants le crurent et le laissèrent s'enfuir. Ulenspiegel se procura ainsi une paire de souliers sans bourse délier.

#### COMMENT ULENSPIEGEL SE MIT AU SERVICE D'UN PAYSAN.

Quelque temps après, Ulenspiegel s'engagea au service d'un paysan. Le paysan se rendit un jour à la forêt pour y chercher du bois avec Ulenspiegel ; ce dernier était à cheval, le paysan sur la charrette ; tout-à-coup ils virent un lièvre traverser le chemin : « Rentrons vite, s'écria le paysan, ce lièvre est signe de malheur ; nous ferons aujourd'hui autre chose que de couper du bois ».

Le lendemain, ils retournèrent à la forêt pour faire ce qu'il n'avaient fait la veille à cause de la supersti-





tion du paysan. Cette fois-ci, ce fut un loup qui traversa le chemin. Ulenspiegel en fit la remarque au paysan : « Oh, ce n'est rien, un loup répondit-il, c'est au contraire signe de bonheur ». Ils arrivèrent à la forêt, attachèrent le cheval à un arbre et se mirent à abattre des arbres. Quand ils eurent abattu ce dont ils avaient besoin, le paysan envoya Ulenspiegel chercher le cheval et la voiture.

Ulenspiegel y alla, mais quel ne fut son étonnement en voyant que le loup qu'ils avaient aperçu il y avait quelque temps et dont la rencontre d'après le paysan était signe de bonheur, était tout tranquillement occupé à dépecer le cheval et à le dévorer. Il revint tout content intérieurement, vers le paysan, et lui dit : « Venez donc, c'est votre cheval qui est venu trouver le bonheur dont le signe nous a apparu tantôt ». « Que veux-tu dire » ? dit le paysan. « Arrivez, et vous le verrez », répondit Ulenspiegel. Ils allèrent et le paysan vit son cheval déjà à moitié dévoré. Ulenspiegel lui dit alors : « Paysan, le lièvre n'aurait pas mangé votre cheval hier. Je vois que vous êtes un homme superstitieux ; or comme je n'aime point cette sorte d'hommes, je vous quitte ».

#### COMMENT ULENSPIEGEL ALLA A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Un jour qu'on examinait « ad licentiam » à Paris, Ulenspiegel se rendit à la salle académique de l'université, se plaça devant celui qui était en chaire et se mit à le regarder fixement. Le docteur lui dit : « Cher compagnon ; que fais-tu ici ; veux-tu poser des questions » ?

« Oui », dit Ulenspiegel. Et il posa cette question : « Qu'est-ce qui est mieux, à savoir qu'un homme fasse ce qu'il sait, ou qu'il apprenne ce qu'il ne sait pas ? Ou bien les docteurs font-ils les livres, ou les livres les docteurs » ? Cette question parut étonnante et la

solution difficile; les uns opiniaient d'une façon, les autres de l'autre. Mais la majorité était d'avis qu'il était plus raisonnable qu'on fit ce qu'on savait au lieu d'apprendre ce qu'on ne savait pas. Ulenspiegel leur dit alors : « Vous êtes donc tous de grands fous, puisque vous apprenez ce que vous ne savez pas, et que vous ne faites pas ce que vous savez » ! et il partit là-dessus.

COMMENT ULENSPIEGEL DEVINT HOMME DE POLICE A BERLIN ET COMMENT IL AVAIT GRANDE ENVIE D'EXPLOITER LES PAYSANS.

Grâce à toute sorte d'intrigues. Ulenspiegel parvint à entrer dans la police à Berlin.

Un jour on l'envoya dans un village toucher une certaine somme représentant l'impôt chez un paysan qui ne voulait ou ne pouvait le payer.

Ulenspiegel s'y rendit armé de sa rapière, quand en chemin il rencontra l'esprit malin sous la forme d'un paysan. Ulenspiegel vit bien qu'il avait affaire au diable. Ce dernier lui dit : « Veux-tu gagner de l'argent ? Alors fais société avec moi, car je vais à la recherche d'un trésor caché que nous nous partagerons après l'avoir trouvé ». Ulenspiegel pensa que le diable devait connaître l'endroit où beaucoup de trésors étaient cachés, aussi accepta-t-il la proposition et alla avec lui. Arrivés près d'un village, ils entendirent un enfant pleurer et crier dans une maison, et sa mère impatientée s'écria : « Que le diable t'emporte, pleurnichard » ! Ulenspiegel dit alors à son compagnon : « N'entends-tu pas, on veut te donner là un enfant ; que ne l'emportes-tu, comme on te le dit » ? Le diable répondit : « Mon cher, la mère ne l'a pas dit sérieusement, elle ne l'a dit qu'en colère et pour faire taire l'enfant ».

Peu de temps après, ils virent un berger poursuivre une truie qui s'était échappée du troupeau.

Ne pouvant l'atteindre, le berger s'écria : « Que le diable aille la chercher » ! Ulenspiegel aurait bien voulu que le diable prit la truie et lui en donna sa part conformément à la société; aussi lui dit-il : « On te donne là un cochon, et tu ne le prends pas. Voyons, tu es un drôle d'apôtre, et pour ma part je me retire de la société ». Le diable lui répondit : « Ami, que veux-tu faire avec un cochon. D'ailleurs le porcher ne dit pas ça sérieusement. Si je lui enlevais son cochon, il devrait le payer à son maître. J'attends quelque chose de mieux ». « Un trésor, sans doute, aha » ; pensa Ulenspiegel. Ils étaient entretemps arrivés à la demeure du paysan où Ulenspiegel devait se rendre. Le paysan battait son blé dans la grange. Apercevant Ulenspiegel, il s'écria : « Que le diable t'enlève, toi » ! Le diable dit alors à Ulenspiegel : « L'entends-tu ? Que dirais-tu si je faisais ce qu'il dit et sérieusement cette fois, et que je te prisse comme tu voulais que je prisse l'enfant et le cochon » ? Ulenspiegel répondit : « Ami, raisonnons. Je t'ai dit tout à l'heure que je me retirais de la société, aussi respecte cela. D'ailleurs je suis un agent de la ville, et je t'ordonne de comparaître devant le juge ».

Il passe sans dire que le diable ne vint pas. Ulenspiegel lui, trouvant son métier dangereux, déposa son emploi, et alla chercher fortune ailleurs.

COMMENT ULENSPIEGEL AVAIT UNE FEMME DE MOEURS LÉGÈRES QU'IL FAISAIT PASSER POUR SA FEMME LÉGITIME ET COMMENT IL S'ENGAGEA CHEZ UN CURÉ.

Un jour Ulenspiegel fut bien rendu honteux par un curé de village chez lequel il s'était engagé comme domestique. Ulenspiegel était chez lui depuis un certain temps et s'était aperçu que le curé était l'amant de sa femme, aussi lui dit-il un jour : « Cher maître, je voudrais bien savoir avec combien de

femmes de ce village vous êtes allé, dites-le moi en cachette, je ne le dirai à personne ». Le curé lui répondit : « Je te le dirai, car j'ai confiance en toi. Demain, c'est jour de fête. A l'offrande, tu donneras la patène à baiser et je te dirai « brems » chaque fois qu'une femme avec qui j'ai été la baisera ».

Le lendemain, à l'offrande, Ulenspiegel entendait le curé dire : brems à tout moment et pour toutes les femmes même pour la femme du juge. Arriva alors la maîtresse d'Ulenspiegel. Le curé fit de même : « Brems. » Ulenspiegel vit alors que ce curé se moquait de lui ; sortit à l'instant de l'église et s'en alla avec sa maîtresse.

#### COMMENT ULENSPIEGEL COMPTA LES MOINES AUX MATINES.

Après avoir parcouru tous les pays et devenu vieux et chagrin, le regret vint assaillir Ulenspiegel et il songea aux moyens d'entrer dans un couvent malgré sa pauvreté pour y expier sa vie de pécheur et se sauver de la damnation éternelle.

Dans cette intention il vint trouver l'abbé de Marienthal et le pria de l'accepter dans son couvent en qualité de frère, promettant de léguer au couvent tout ce qu'il possédait. L'abbé lui répondit : « Je consens à t'accepter ; mais comme tu as encore des forces, tu devras ici travailler comme tous les autres frères d'ailleurs. Tu seras notre portier, et toute ta peine consistera à aller chercher les provisions à la cave et à ouvrir et fermer la porte, ce qui n'est pas lourd, comme tu vois ». Ulenspiegel répondit : « Cher seigneur, je vous suis très-obligé, et je ferai tout ce que vous m'ordonnerez ». L'abbé lui dit : « Voici les clés ; mais tu ne laisseras pas entrer tous ceux qui se présenteront à la porte du couvent, sinon le couvent serait vite rendu pauvre ; à peine le troisième et le quatrième pourront être admis ». « Je fe-

rai ainsi, gracieux maître », répondit Ulenspiegel.

Ulenspiegel, de tous ceux qui se présentaient, ne laissait entrer que le troisième et le quatrième, qu'ils appartinssent au couvent ou non. L'abbé eut bientôt connaissance de ce fait et dit à Ulenspiegel : « Tu es un vilain drôle ; pourquoi ne laisses-tu pas entrer ceux qui appartiennent au couvent ? » « J'ai fait comme vous m'avez dit », dit Ulenspiegel. « Tu as fait comme un vaurien », répondit l'abbé, qui aurait bien voulu mettre Ulenspiegel à la porte.

Il le remplaça par un autre au poste de portier, car il voyait bien qu'Ulenspiegel ne pourrait abandonner ses anciennes habitudes de malice. Il lui dit : « Tu compteras les moines qui se rendent aux matines, et si tu en laisses passer un, tu partiras d'ici ». Ulenspiegel répondit : « Ce sera pénible à faire, mais puisqu'on me l'ordonne je le ferai ».

Une fois la nuit venue Ulenspiegel se mit à enlever plusieurs degrés de l'escalier qui conduisait à l'église. Le prieur était un vieillard pieux qui était toujours le premier aux matines ; il arriva donc le premier sur l'escalier et tomba le premier dans le trou qu'avait fait Ulenspiegel. Le malheureux se cassa la jambe en tombant. A ses cris, tout le couvent accourut et tous les moines à leur tour tombèrent dans le trou.

Ulenspiegel arriva alors et dit à l'abbé : « Cher maître, ai-je bien maintenant exécuté vos ordres ? En ai-je laissé passer un seul ? » L'abbé lui répondit : « Tu es un scélérat, sors d'ici à l'instant ! » Ulenspiegel ne se le fit pas répéter ; il alla à la ville où il fut atteint de la maladie qui allait l'emporter au tombeau.

COMMENT ULENSPIEGEL SE CONFESSA ET COMMENT IL  
PAYA LE PRÊTRE.

Ulenspiegel étant couché sur son lit de mort, le curé du village qui avait entendu dire qu'il avait recueilli une grande fortune grâce à ses filouteries, vint lui rendre visite, espérant y gagner quelque chose. Il lui dit de se repentir et de se confesser pour avoir une fin douce et sainte. « Hélas, cher seigneur, répondit Ulenspiegel, je ne crois pas que l'homme trouve sa fin douce, je me confesserai cependant ». Et il se mit à raconter toutes les mauvaises actions qu'il avait faites, priant le prêtre de les lui remettre. Le prêtre lui donna alors l'absolution, songeant toujours à l'argent d'Ulenspiegel.

Ce dernier lui dit de revenir le soir ; ce que fit joyeusement le prêtre, croyant qu'il allait maintenant voir la couleur de l'argent d'Ulenspiegel. Ulenspiegel prit alors sous le lit le pot où se trouvait le produit de son dernier acte qu'il avait recouvert de papier sur lequel il avait mis quelques pièces de monnaie, et le tendit au prêtre en disant : « Voyez, cher maître, voici tout ce qui me reste et qui m'appartient, prenez ce qu'il vous faut ; mais songez que je suis un pauvre homme et n'enfoncez pas trop votre main pour prendre beaucoup ».

Mais le prêtre, enfonça sa main aussi profondément que possible dans le pot pour en retirer une bonne poignée d'argent. A sa grande stupéfaction, il sentit que ce qu'il rencontrait était bien mou pour de l'argent. Il retira sa main en toute hâte et la vit souillée d'ordure ; plein de colère, il jeta le pot, laissant Ulenspiegel sur son lit de mort riant aussi haut qu'il pouvait.

COMMENT ULENSPIEGEL DIVISA SON BIEN EN TROIS  
PARTS, QU'IL LÉGUA : L'UNE A SES AMIS, L'AUTRE  
AUX CONSEILLERS DE LA VILLE, ET LA TROISIÈME AU  
CURÉ.

Comme Ulenspiegel devenait de plus en plus malade, il fit son testament et légua ses biens comme nous venons de le dire, mais il subordonna ces legs à la condition qu'on l'enterrât en terre sainte, qu'on fit dire des messes pour le repos de son âme et qu'on pratiquât toutes les cérémonies usitées en cette occurrence par l'Église chrétienne. Ce ne serait que quatre semaines après que se ferait l'ouverture du coffre richement orné et ciselé qui contenait sa fortune. Ulenspiegelmourut.

Les trois parties remplirent la condition imposée, confiantes dans le contenu du coffre, excessivement lourd, trois semaines après eut lieu l'ouverture du coffre. Il ne contenait que des pierres. Les trois légataires se mirent alors à s'accuser l'un l'autre d'être l'auteur du vol et d'avoir remplacé l'argent par des pierres, et de bons amis qu'ils étaient venus, ils s'en allèrent pleins de colère les uns contre les autres.

COMMENT ULENSPIEGEL MOURUT ET COMMENT LES  
COCHONS RENVERSÈRENT SON CERCEUIL.

Une fois mort, les gens de l'hôpital étaient venus prendre le corps d'Ulenspiegel et le déposèrent dans une bière. Les prêtres arrivèrent aussi et l'on transporta les restes d'Ulenspiegel à l'église sous un catafalque. Au milieu du service funèbre, une truie et ses petits pénétrèrent dans l'église, coururent près du cercueil et se mirent à se frotter si fort au catafalque que le tout tomba. Les femmes et les prêtres arrivèrent pour chasser les cochons ; mais la truie devint furieuse et se mit à courir au travers de tout ; ouvrant le cercueil, renversant prêtres, nonnes, femmes, en-

fants. Un grand cri de terreur s'éleva, alors chacun se mit à fuir, et les prêtres abandonnèrent le service. A la fin, on put chasser la truie et ses petits ; les nonnes arrivèrent, et replacèrent Ulenspiegel dans son cercueil ; mais le replacèrent mal et sur le ventre. Les nonnes dirent alors aux prêtres : « Allons l'enterrer ». « Vous pouvez le faire seules, répondirent les prêtres ; nous, nous ne nous en mêlons pas ».

Les sœurs enterrèrent donc seules Ulenspiegel.

#### COMMENT LES NONNES ENTERRÈRENT ULENSPIEGEL.

A l'enterrement d'Ulenspiegel, l'on revit une chose étonnante. On descendait le cercueil dans la fosse au moyen d'une toile, quand celle-ci se rompit, et le cercueil tomba tout droit de telle sorte qu'Ulenspiegel se trouva debout sur ses jambes dans son cercueil et dans sa fosse. Tous les assistants dirent alors : « Laissez-le ainsi, il n'est que juste que celui qui a eu une vie si extraordinaire soit enterré de même ». On combla la fosse, et l'on posa au-dessus de la bière où reposait Ulenspiegel une pierre sur laquelle se trouvaient gravés un hibou et un miroir, et inscrits ces mots :

Que personne ne lève cette pierre.

Car elle recouvre Ulenspiegel debout dans sa bière.